

au Bâb en la simulant, et qu'étant le secrétaire de son maître et le dépositaire de tous ses papiers, il dut agir ainsi afin de pouvoir tout porter, tout raconter aux fidèles, qui, sans lui, auraient ignoré les dernières paroles du Bâb.

Les intentions bienveillantes du Sadr-è-Azam étant ainsi déjouées, il ne restait plus qu'à procéder à la mort des coupables, dans la façon qui avait été réglée d'avance. A chacun on donna son captif, à quelques-uns on en remit deux. Le premier ministre en reçut un. Il ne le fit pas torturer et donna l'ordre de le tuer d'un seul coup. Les mirzas ou employés des ministères en eurent deux ; ils les firent taillader à coups de canif et s'en mêlèrent eux-mêmes. Le grand écuyer Asad-Oullah-Khan, qui était venu le premier au secours du roi et avait tué Sadek à coups de sabre, en réclama deux aussi. Il les fit ferrer aux pieds et aux mains et déchirer à coups de fouet. Ainsi chacun essaya de prouver son amour pour le souverain et son zèle par les inventions agréablement féroces dont son imagination pût s'aviser.

On vit, on vit alors, on vit ce jour-là, dans les rues et les bazars de Téhéran, un spectacle que la population semble devoir n'oublier jamais. Quand la conversation, encore aujourd'hui, se met sur cette matière, on peut juger de l'admiration horrible que la foule éprouva et que les années n'ont pas diminuée. On vit s'avancer, entre les bourreaux, des enfants et des femmes, les chairs ouvertes sur tout le corps, avec des mèches allumées flambantes fichées dans les blessures. On traînait les victimes par des cordes et on les faisait marcher à coups de fouet. Enfants et femmes s'avançaient en chantant un verset qui dit :

« En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui! »

Leurs voix s'élevaient éclatantes au-dessus du silence profond de la foule, car la population téhérany n'est ni méchante ni très croyante à l'Islam. Quand un des suppliciés tombait et qu'on le faisait relever à coups de fouet ou de batonnettes, pour peu que la perte de son sang, qui ruisselait sur tous ses membres, lui laissât encore un peu de force, il se mettait à danser et criait avec un surcroît d'enthousiasme :

« En vérité, nous sommes à Dieu et nous retournons à lui! »

Quelques-uns, des enfants, expirèrent dans le trajet. Les bourreaux jetèrent leurs corps sous les pieds de leurs pères et de leurs sœurs, qui marchèrent fièrement dessus et ne leur donnèrent pas deux regards.

Quand on arriva au lieu d'exécution, près de la Porte-Neuve, on proposa encore aux victimes la vie pour leur abjuration, et, ce qui semblait difficile, on trouva même à leur appliquer des moyens d'intimidation. Un bourreau imagina de dire à un père que, s'il ne cédait pas, il couperait la gorge à ses deux fils sur sa poitrine. C'étaient deux petits garçons, dont l'aîné avait quatorze ans, et qui, rouges de leur propre sang, les chairs calcinées, écoutaient froidement le dialogue; le père répondit, en se couchant par terre, qu'il était prêt, et l'aîné des enfants, réclamant avec emportement son droit d'aînesse, demanda à être égorgé le premier. Il n'est pas impossible que le bourreau lui ait refusé cette dernière satisfaction. Enfin, tout fut achevé; la nuit tomba sur un amas de chairs informes; les têtes étaient attachées en paquets

au poteau de justice, et les chiens des faubourgs se dirigeaient par troupes de ce côté.

Cette journée donna au Bâb plus de partisans secrets que bien des prédications n'auraient pu faire. Je l'ai dit tout à l'heure, l'impression produite sur le peuple par l'effroyable impassibilité des martyrs fut profonde et durable. J'ai souvent entendu raconter les scènes de cette journée par des témoins oculaires, par des hommes tenant de près au gouvernement, quelques-uns occupant des fonctions éminentes. A les entendre, on eût pu croire aisément que tous étaient bâbys, tant ils se montraient pénétrés d'admiration pour des souvenirs où l'Islam ne jouait pas le plus beau rôle, et par la haute idée qu'ils avouaient des ressources, des espérances et des moyens de succès de la secte. On ne traite pas ce sujet publiquement; c'est presque une hardiesse que de prononcer le nom de bâby; ordinairement, quand le tour de la conversation force à indiquer la religion nouvelle, on se sert d'une périphrase soigneusement injurieuse. Comme les bâbys, par principe ou plutôt par scrupule religieux, condamnent l'usage du kalia, ou pipe d'eau, beaucoup de gens qui n'en ont point le goût ne manquent cependant jamais d'étaler un kalia pour ne pas être suspectés; enfin, une notable recrudescence d'hypocrisie musulmane éclata chez tous les hommes qui sont, en réalité, les plus connus pour être des dissidents prononcés.

Avec tout cela, le bâbysme, qui est resté strictement inactif depuis les événements de 1852, passe pour avoir fait d'immenses progrès et pour en faire tous les jours. Obéissant, sans doute, à un ordre général avec autant de ponctualité qu'ils ont jadis exécuté l'ordre contraire, les

bâbys désormais cachent leur religion, la renient, et, au besoin, ne se font aucun scrupule de dire que le Bâb était un monstre; mais cette dissimulation épouvante peut-être encore plus le gouvernement que ne le pourraient faire des essais de soulèvement. Alors il compterait au moins ses ennemis et saurait où les combattre. Maintenant, il ne sait, ne voit et ne devine plus rien. Fidèle à l'impression de crainte qui le saisit naguère dans le procès de Niaveran, il n'ose pas faire de recherches, de peur de trouver plus de coupables qu'il ne voudrait, et surtout de les trouver là où il ne le voudrait pas. Quand, par maladresse de zèle ou par excès de haine, des moullas dénoncent quelque adversaire comme bâby, on arrête tout au plus la personne signalée; on lui demande une profession de foi; on se contente de ce qu'elle répond, et on la délivre au plus vite. L'opinion générale est que les bâbys sont répandus dans toutes les classes de la population et parmi tous les religionnaires de la Perse, sauf les nossayris et les chrétiens; mais ce sont surtout les classes éclairées, les hommes pratiquant les sciences du pays, qui sont donnés comme très suspects. On pense, et avec raison, ce semble, que beaucoup de moullas, et parmi eux des moudjteheds considérables, des magistrats d'un rang élevé, des hommes qui occupent à la cour des fonctions importantes et qui approchent de près la personne du roi, sont des bâbys. D'après un calcul fait récemment, il y aurait à Téhéran cinq mille de ces religionnaires sur une population de quatre-vingt mille âmes à peu près. Mais les arguments dont on appuie ce calcul ne semblent pas bien solides, et j'incline à croire que si jamais les bâbys avaient le dessus en Perse, leur nombre dans la capitale se trouverait bien plus considé-

nable. Car, au même instant, on devra ajouter au chiffre des zélés, quel qu'il soit à cette heure, l'appoint d'une forte proportion de gens qui inclinent vers les doctrines aujourd'hui condamnées, et auxquels la victoire donnerait le courage de se prononcer.

Il y a deux ans, le gouvernement a eu encore de grandes inquiétudes au sujet des novateurs : une importation soi-disant européenne en a été cause. Parmi les Persans qui ont vécu en Europe, il s'en trouvait un, fort spirituel, très ingénieux, grand ami des nouveautés surtout et pressé d'en produire, qui avait conçu pour la franc-maçonnerie une profonde admiration. Les Orientaux goûtent particulièrement cette machinerie, par la même raison qui nous fait apprécier davantage dans la musique asiatique les combinaisons mélodiques les plus semblables aux nôtres. Le Persan dont je parle représenta au roi que, dans le temps actuel, il ne pouvait plus se contenter de régner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, en s'appuyant sur les deux seuls faits de l'occupation et de la force; qu'il lui fallait se procurer une garantie morale de la fidélité de ses sujets. En fondant à Téhéran une loge dont il se déclarerait le grand-maître, il aurait l'avantage d'attacher à tout jamais à sa personne les membres de la loge, parce que ceux-ci lui prêteraient le serment maçonnique, lequel serment ne peut jamais être rompu, et, pourvu qu'il eût soin d'enrôler ainsi tous les hommes un peu importants, il se trouverait, par ce coup de maître, à la tête de toutes les forces de sa nation, et de telle façon qu'il ne serait au pouvoir de personne de l'en déposséder jamais.

Le roi accueillit avec intérêt cette ouverture et se montra sensible aux perspectives brillantes qu'elle lui faisait

apercevoir. Pendant plusieurs jours, il ne vit pas ses ministres, ses généraux, ses serviteurs de tous grades sans leur demander s'ils avaient été au Feramoush-Khanèh, qu'on venait d'ouvrir par ses ordres, et il les pressait fortement de s'y rendre. « Feramoush-Khanèh » veut dire « la maison de l'oubli; » c'est une onomatopée approximative du mot anglais « Freemason. » Les Persans n'ont pas manqué de tirer de ce bel enchaînement la conclusion indubitable que, lorsqu'on sort du Feramoush-Khanèh, on a oublié tout ce qu'on y a vu, et que c'est de cette façon que les chefs sont bien assurés de la discrétion de leurs disciples.

Pendant quelques semaines, tout le monde se pressa pour être admis au Feramoush-Khanèh. La personne qui en avait eu l'idée distribuait des grades et des rubans, faisait des discours; on prenait du thé et on fumait beaucoup le kalian. Chaque fois que le roi demandait à quelqu'un des siens : Enfin, qu'as-tu vu, que t'a-t-on montré, que t'a-t-on appris dans cette chambre? Il ne recevait jamais qu'une seule réponse : Nous avons écouté un discours d'un tel qui nous a beaucoup recommandé la civilisation et l'humanité, et nous avons fumé le kalian et bu du thé. — Rien de plus? — Que je sois votre sacrifice! Rien de plus.

Le roi n'était pas content. Il soupçonna qu'on lui cachait quelque chose; car il ne pouvait comprendre que les terribles mystères qu'on lui avait laissé entrevoir dans la franc-maçonnerie ne consistassent que dans les occupations fort innocentes qu'on lui avouait. Puis, il n'y avait pas là de quoi expliquer le serment si formidable sur lequel il comptait. Ses doutes, une fois exprimés rouvèrent des gens pour les accueillir; les uns lui

insinuèrent qu'il devait se passer dans ce secret des débauches épouvantables; les autres furent plus hardis, ils prononcèrent un grand mot : ils dirent que le Feramoush-Khanèh ne pouvait être qu'un lieu de ralliement pour les bâbys.

A l'instant même, l'ordre fut donné à tout le monde de prendre garde d'y retourner, et ceux qui y avaient été, même par les ordres du roi, se trouvèrent suspects. L'auteur de l'idée fut, après quelques hésitations, chassé de la Perse et exilé, et, encore aujourd'hui, on n'aime pas à avouer qu'on a été prendre du thé et fumer le kalian dans un endroit si condamnable.

Si le soupçon était, dans ce cas, sans fondement, il ne faudrait cependant pas supposer que les bâbys sont réellement au repos. Ils écrivent considérablement, et leurs livres circulent en secret. On les cache avec soin, on les lit avec passion, et on y puise des armes toujours nouvelles pour la polémique contre les musulmans. D'autre part, l'Altesse Éternelle et les apôtres qui ont survécu au Bâb convertissent en silence bien du monde, et poursuivent leur œuvre avec constance. On a prétendu, il y a quelques mois, que le chef suprême avait été sollicité par des exilés persans de commencer une nouvelle lutte, qu'on l'avait pressé d'agir par ce motif que l'administration actuelle était mauvaise et désorganisée jusqu'à l'impossibilité de la résistance. Il a, dit-on, répondu qu'il n'était pas encore temps.

CHAPITRE XI

LES LIVRES ET LA DOCTRINE DES BABYS

Ainsi, voilà une religion présentée, préconisée par un tout jeune homme. En très peu d'années, c'est-à-dire de 1847 à 1852, cette religion s'est répandue dans presque toute la Perse et y compte des zélateurs innombrables. En cinq ans, une nation de dix à douze millions d'hommes, occupant un territoire qui en a jadis nourri cinquante millions, une nation qui ne possède pas ces moyens de publicité considérés par nous comme si indispensables à la diffusion des idées, je veux dire les journaux et les brochures, qui n'a pas même de service de poste aux lettres, pas même une seule route carrossable dans toute l'étendue de l'empire; cette nation, dis-je, en cinq ans a été visitée tout entière par la doctrine des Bâbys, et l'impression produite a été telle que les plus graves événements, ainsi que je l'ai raconté plus haut, en sont résultés. Et ce n'est point une populace ignorante qui s'est surtout émue; ce sont des membres éminents du clergé; ce sont des gens riches et instruits, des femmes appartenant à des familles importantes; ce sont, enfin, après les musulmans, des philosophes, des soufys en grand nombre, beaucoup de Juifs, qui ont été conquis

tout à coup par la nouvelle révélation. A le bien prendre, parmi tous les religionnaires de la Perse, deux groupes seulement paraissent être restés à peu près en dehors de ce mouvement passionné : les nossayrys et les chrétiens.

La cause de cette abstention est la même de part et d'autre : c'est la profonde ignorance des matières intellectuelles mises en question. Il y a cependant une distinction à faire. Le nossayry est un nomade, comme on dit, ou, pour parler plus exactement (car il n'existe pas de nomades réels en Perse), le nossayry est un homme de tribu occupé exclusivement de ses troupeaux, de ses champs, de la chasse, de ses querelles. Les besoins religieux de son cœur et de son esprit sont complètement satisfaits par le très petit nombre de prescriptions que lui impose sa foi. Il n'est pas théologien, et son activité se porte ailleurs que sur les sujets transcendants. Quant au chrétien, le mieux est de n'en pas parler. Dans l'abjection complète où il est tombé, lui et son clergé, il serait bien à désirer, pour l'honneur du nom qu'il souille, qu'on le vît disparaître. Il est incapable aujourd'hui d'errer en matière de foi.

Ainsi, le bábysme a pris une action considérable sur l'intelligence de la nation persane, et, se répandant même au delà des limites du territoire, il a débordé dans le pachalick de Bagdad, et passé aussi dans l'Inde. Parmi les faits qui le concernent, on doit noter comme un des plus curieux que, du vivant même du Báb, beaucoup de docteurs de la religion nouvelle, beaucoup de ses sectateurs les plus convaincus, les plus dévoués, n'ont jamais connu personnellement leur prophète, et ne paraissent pas avoir attaché une importance de premier ordre à recevoir ses instructions de sa propre bouche. Cependant ils lui

rendaient complètement et sans réserve aucune les honneurs et la vénération auxquels, dans leur façon de voir, il avait certainement droit. On a vu plus haut que l'Altesse Pure, la Consolation-des-Yeux, n'avait jamais rencontré le Bâb. Le chef mazendérâny Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy était dans le même cas ; de même encore, Moulla Mohammed-Aly Zendjâny ; de même enfin l'Altesse Éternelle, qui n'avait que seize ans tout au plus quand le Bâb, l'Altesse Sublime, souffrit le martyre. On prétend aujourd'hui que le Bâb désirait beaucoup connaître celui qui est à présent son successeur et qu'il a dit, en plusieurs occasions, qu'il voudrait être sous ses ordres ; cependant ils ne furent jamais réunis. Il résulte de cette observation que l'éloquence du novateur, sa puissance personnelle de séduction, deux qualités qui étaient certainement portées chez lui à un haut degré, ne furent pas les causes principales du succès de ses doctrines, et que si quelques-uns de ses familiers intimes cédèrent surtout à ce mode de persuasion, le plus grand nombre, et sans doute les plus éminents, furent entraînés et convaincus par le fond même des dogmes. Rien de plus intéressant dès lors pour la connaissance et l'appréciation de la situation des esprits, en Asie, que de considérer de près des doctrines si actuelles.

Les moyens d'examen ne manquent pas, puisque les livres abondent. Il est vrai que, par tous les moyens possibles, les fidèles les dérobent à la connaissance et à la vue des musulmans. C'est une littérature secrète, d'autant plus que, dans l'état présent des affaires, l'homme qui serait désigné comme possédant des livres bâbys, courrait assurément les plus grands dangers pour sa vie. En raison de cette circonstance, les livres bâbys, outre le

soin qu'ils mettent à se cacher matériellement, se cachent aussi intellectuellement, en ce sens qu'ils sont tous écrits d'une manière énigmatique. L'homme qui les ouvre sans les connaître peut en lire bien des pages sans y voir autre chose que l'effusion d'une pensée musulmane très compliquée, surchargée d'apostrophes à la divinité, à ses mandataires, à ses lois, le tout fort obscur, mais n'excitant pas beaucoup plus le soupçon d'hétérodoxie que bien des écrits philosophiques ou des poèmes soufys qui courent les rues sans scandaliser personne. Pour comprendre les livres bábys, il est nécessaire de les lire avec un commentateur disposé à révéler à l'étudiant le sens voulu de chaque mot.

Les auteurs de ces livres sacrés sont assez nombreux. Au premier rang, il est naturel de placer le Báb, l'Altesse Sublime. On a vu plus haut quels avaient été ses premiers écrits : le journal de son pèlerinage à La Mecque et un commentaire sur la sourat de *Joseph*. En 1848, il codifia, pour ainsi dire, ses prescriptions et les réunit dans un livre arabe qu'il intitula *Biyyan* « l'Exposition, » c'est-à-dire l'exposé et l'explication de tout ce qu'il importe de connaître. Contrairement aux premières manifestations de la pensée du Báb, la polémique tient, dans ce livre, une très petite place, et, d'un bout à l'autre, tout, forme et fond, compose le dogme de la religion nouvelle.

Le mot *Biyyan*, une fois employé par le Báb, lui parut convenir très bien pour désigner la sphère d'idées dans laquelle sa pensée se mouvait, et il le donna dès lors pour titre à tout ce qu'il composa. Il conserva de même dans ses œuvres ultérieures la forme qu'il avait donnée à celle-ci : elles furent assez multipliées, eu égard à son âge et à la brièveté de sa vie. Il y faut remarquer

surtout un *Biyyan* écrit en persan, qui n'est pas le commentaire du premier *Biyyan* écrit en arabe, car il ne cherche nullement à en éclaircir les difficultés; c'en est plutôt une reproduction grossie; les développements y sont plus accusés et par cela même les subtilités souvent plus raffinées. Il ne faudrait pas supposer que, parce que la langue dans laquelle ce livre est rédigé est le persan, le texte offre plus de prise à l'intelligence du vulgaire. C'est un persan où il ne paraît presque que des mots arabes choisis parmi les plus relevés et les plus rares, et où se combinent les formes grammaticales des deux langues de manière à exercer singulièrement la sagacité et, il faut le dire aussi, la patience des lecteurs dévots et confiants. Suivant un usage, qui est du reste assez reçu dans les ouvrages philosophiques, les verbes persans employés se présentent presque toujours sous la forme concrète de participes passés, afin de ressembler autant que possible à des verbes arabes. Cette méthode ne rend pas la lecture bien commode.

Outre les deux *Biyyans* que je viens de nommer, il y en a encore un troisième, composé également par le premier Bâb. Sans être ni plus difficile ni plus facile à comprendre que les deux autres, il les résume dans un format relativement court. On trouvera la traduction de ce catéchisme à la fin du volume.

L'Altesse Éternelle a aussi composé un certain nombre d'ouvrages; parmi ceux-ci le plus apprécié des babies, c'est le *Livre de la Lumière*. Il est volumineux et ne forme pas moins d'un assez gros in-folio: or, si l'on tient compte de la propriété qu'a le caractère neskhy de contenir beaucoup de matière en peu de place, c'est à peu près deux volumes de format semblable dans nos langues

européennes. Le contenu de ce livre, écrit avec passion et chaleur, est surtout mystique.

Enfin, parmi les docteurs que nous allons connaître de plus près tout à l'heure, la plupart ont écrit soit des effusions, soit des prières, soit des traités de polémique. Il ne paraît pas que Gourret-oul-Ayn, la Consolation-des-Yeux, ait rien composé, du moins je n'en ai pas connaissance, ou si elle a écrit, son œuvre est peu considérable. Les voyages, les conversions, la prédication, ont surtout occupé cette existence, qui ne se prolongea pas beaucoup. Mais une autre personne, aujourd'hui vivante, moins éminente sans doute que la Consolation-des-Yeux, mais qui occupe pourtant, parmi les religionnaires, un rang très élevé et que l'on désigne par le titre de « Son Excellence la Purifiée, » *Djenâb Moteherreh*, a composé un ouvrage qui est lu avidement par tous les bâbys. Il est digne d'observation que, dans cette seconde période de la foi où nous sommes actuellement et que l'on pourrait peut-être appeler, sous toutes réserves, l'âge apostolique du bâbysme, les écrivains sacrés s'occupent beaucoup plus de l'effusion, de l'exaltation mystique, de l'application du dogme tel qu'il est, que de l'explication de ce dogme ou de ses développements possibles. On croit, et cela suffit; on cherche peu à définir, et l'attente de grands et prochains événements dans laquelle on vit a empêché jusqu'ici les hérésies de se produire, ou du moins a presque immédiatement arrêté les faibles vellétés qui se sont fait jour dans ce sens. L'enthousiasme ici ne donne que peu de place à la réflexion.

Je passe maintenant à l'examen des doctrines : je commencerai nécessairement par ce que le Bâb a enseigné sur la nature de Dieu.

Dieu est unique, immuable, éternel; il n'a pas de compagnon. C'est la même formule que celle dont les musulmans font usage; mais la portée en est différente. Les musulmans actuels entendent dire par là que le Christ n'est pas Dieu, et que la personnalité divine, bornée à elle-même, ne produit pas d'émanation, ni ne se communique d'aucune espèce de manière en dehors de la stricte, complète et absolue unité. Le Báb prétend seulement établir qu'en dehors de Dieu, il n'y a pas de Dieu; qu'il n'existe pas deux puissances divines étrangères l'une à l'autre. Mais il ne se prononce pas encore sur le caractère qu'il prétend reconnaître à l'amplitude divine, lorsqu'il écrit les paroles que je viens de relever, et l'on s'aperçoit bientôt qu'il entend par l'unité divine tout autre chose qu'une individualité renfermée en elle-même.

Dieu est essentiellement créateur parce qu'il est la vie, parce qu'il la répand et que le seul moyen de la répandre c'est de créer; autrement, il la concentrerait tout entière dans sa propre essence. Pour créer, il se sert de sept lettres; j'emprunte les termes bábys. Ceci revient à dire qu'il se sert de la parole et des différentes manifestations de la parole, représentées ici par sept lettres ou mots, car l'expression arabe *horouf* a les deux valeurs. Ces sept lettres sont : la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire et la révélation; c'est ce que nous appellerions des attributs. Dieu en possède bien d'autres, une infinité d'autres; tous les attributs imaginables, et c'est ce qui est contenu dans cette affirmation, que tous les noms excellents lui appartiennent. Or, ces attributs, ou, ce qui revient au même, ces noms, ces lettres, ces paroles, ont en elles la vie et la plénitude active de la

vertu qu'elles représentent. De là on voit que Dieu, dans tous les sens imaginables et sous quelque aspect qu'on puisse le concevoir, est toujours vivant, agissant, mouvant. Seulement, pour ce qui concerne le fait de la création, autant que nous le pouvons voir et juger, le Báb enseigne que sept des vertus seulement ont opéré, et c'est ainsi que ces sept vertus, en créant l'univers actuel, ont manifesté la vérité de cet axiome : « Dieu est l'unité primitive d'où émane l'unité *supputée*. »

C'est-à-dire que Dieu est l'unité qui peut prolonger ou retirer à son gré, partiellement ou totalement, les applications de ses vertus, de ses lettres, de son mode de vie, et qui n'en sera nullement diminuée ; et cette unité garde comme caractère essentiel cette prérogative, qu'elle seule possède. En effet, toutes les existences, toutes les individualités émanées de Dieu sont *supputées*, c'est-à-dire, dans le langage du Báb, qu'elles ne pourraient à leur tour produire aucune action émanatrice sans qu'il y eût aussitôt fractionnement, diminution, destruction. Voilà la distinction entre Dieu et la créature.

Mais cette créature, qui n'est pas Dieu, puisqu'elle ne possède aucunement la plénitude des vertus et des attributs divins, et que surtout elle n'a pas celle de l'expansion, n'est cependant pas complètement séparée de Dieu, de qui elle vient ; car « il n'y a rien en dehors de lui », et Dieu s'écrie lui-même : « En vérité, ô ma créature, tu es moi ! » Et encore : « Tout ce qui porte le nom d'une chose m'appartient, et ce que tu possèdes, cela est ce qui est à moi ; » et enfin ceci, qui est explicite :

« Tout ce qui porte le nom d'une chose quelconque, « cela n'est pas en dehors de la création, et il n'y a pas « de tiers entre cela et moi. Certes, je suis la Vérité et

« certes il n'y a hors de moi (en apparence) que la création. »

De sorte que tout ce qui existe, tout ce qui a forme, tout ce qui a nom est en Dieu, émané de lui, inférieur à lui, moins doué, moins fort, moins complet que lui, mais ce n'est là qu'un accident, qui n'a de place que dans le temps et l'espace.

« Au jour du dernier jugement, on contempera la réunion à Dieu et cela d'une manière évidente. »

Alors :

« Toutes choses seront anéanties, moins la nature divine. »

C'est-à-dire que toutes les déféctuosités, résultat du fait de l'émanation, de la séparation, même temporaire, d'avec l'essence pure — et c'est là qu'il faut voir les causes du mal en ce monde — tout cela disparaîtra, et Dieu retirera à lui ce qui est de lui.

Il résulte de cet exposé que le dieu des bâbys n'est pas un dieu nouveau, mais celui de la philosophie chaldéenne, de l'alexandrinisme, d'une grande partie des théories gnostiques, des livres magiques, en un mot, de la science orientale de toutes les époques. Ce n'est pas celui que confesse le Pentateuque, mais c'est bien celui de la Gemara et du Talmud ; ce n'est pas celui que l'Islam a cherché à définir d'après ce que Moïse et Jésus-Christ lui en avaient pu apprendre ; mais c'est très bien celui de tous les philosophes, de tous les critiques, de tous les habiles gens qu'il a nourris dans ses écoles. En un mot, soufys, guèbres sémitisés, — c'est-à-dire tous les guèbres depuis les Sassanides, — et avant eux l'Orient, tout entier, ont confessé et chéri et cherché ce dieu-là, depuis que la science a commencé dans ces contrées. Pendant des séries de

siècles, l'Orient l'a honoré à sa manière, et après la longue interruption amenée par les dominations chrétienne et musulmane, interruption qui, ainsi qu'on l'a vu, n'a rien fait oublier, le Bâb n'a fait autre chose que proposer à tout le monde de le tirer de son obscurité, de le reprendre, de le restaurer.

Il l'a fait dans un esprit qui ne manque pas de largeur ni de force. Il n'a pas dit qu'il apportait une nouvelle conception de la divinité, la seule vraie, ni qu'il pût donner toute la connaissance que comporte le sujet. Il a dit qu'il ne venait donner qu'un développement de plus à la science de la nature divine; que tous les prophètes successivement en ont dit plus que leurs prédécesseurs n'avaient eu mission de le faire, et que c'est simplement en conséquence de ce progrès régulier que lui a été commise la tâche d'être plus complet que Mahomet, lequel l'avait été plus que Jésus, qui, à son tour, en avait su plus que ses prédécesseurs. Mais le Bâb ajoute qu'il ne faut pas s'exagérer le progrès qu'il est possible de faire dans la connaissance de Dieu. Jamais, jusqu'au jour du dernier jugement, on ne le connaîtra tout entier, c'est-à-dire que la créature ne pourra le pénétrer que dans ce moment, où, cessant d'être créature, elle retournera à lui et se trouvera être en lui, être lui. Jusque-là, on n'obtiendra que des connaissances plus ou moins incomplètes, toujours bien éloignées d'embrasser l'ensemble. En conséquence, se livrer à cette recherche stérile n'est pas le but que l'homme doit se proposer. Obéir à Dieu, l'aimer, aspirer à lui, voilà ce qu'il doit faire plutôt que prétendre entrer dans des secrets trop disproportionnés à son état actuel. Il ne lui sera jamais demandé compte de son savoir ni de sa subtilité sur ce

point; qu'il s'occupe donc d'autre chose. Ce que chaque prophète révèle suffit au besoin de chaque temps.

On a vu que le Bâb fait résider le mal, l'erreur, dans le fait même de l'émanation qui produit un écart plus ou moins considérable de la créature à l'égard de l'essence divine; c'était l'idée de certains gnostiques. On ne peut pas se flatter qu'elle fasse avancer beaucoup la solution du grand problème, attendu qu'un déplacement qui transporte une manifestation d'existence de l'ordre de l'infini dans celui du fini ne suffit pas pour donner une notion claire de la production de l'existence négative, en tant que l'erreur et le mal seraient adéquats à cette dernière. Mais ce qui est à considérer dans la théorie du Bâb, c'est qu'il s'écarte tout à fait de l'opinion, si chère à la plupart des philosophes asiatiques, suivant laquelle la matière serait responsable de tout ce qui est à réprover. Nulle part le Bâb ne se prononce d'une manière défavorable à l'égard de la matière. On verra, au contraire, tout à l'heure qu'il se montre d'une grande condescendance envers elle, et assurément, sur ce point, il s'écarte beaucoup des gnostiques.

En concevant de cette manière la nature divine, nous embrassons nécessairement dans notre conception et l'origine de la création et la fin certaine de cette création, de sorte que dans la solution du premier problème se trouve comprise la solution des deux autres. Nous pouvons en conclure que nous sommes ici en présence d'une doctrine panthéistique qui a pour caractère principal de n'être ni matérialiste, ni spiritualiste absolument, ou plutôt, par cela même que la nature extérieure, visible, tangible, y est donnée comme aussi divine dans son essence que l'esprit, et aussi innocente en elle-même, il

se trouve que ce panthéisme est celui des magiciens qui dans la matière voient surtout la forme, et dans la forme les instruments, les moyens de la puissance productrice. Il y a donc là un spiritualisme relativement modéré, assez convenable pour rallier les différents partis des soufys, dont les systèmes oscillent entre le plus grossier matérialisme et les raffinements du plus insaisissable spiritualisme.

L'univers étant ainsi posé au-dessous de Dieu, mais en rapport constant avec ce même Dieu, dont il émane et auquel il doit retourner, il faut voir de quelle manière s'exerce ce rapport et, pour cela, comment l'univers est constitué de façon à le rendre possible.

On a vu que le monde émanait de la divinité par l'action de sept expressions, de sept lettres, et que ces sept expressions sont la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire, la révélation. Le Báb ne dit pas expressément que ce sont là autant de manifestations du Verbe; mais par l'expression *horouf*, « les lettres, » ou « les mots, » il exprime suffisamment cette idée, et par là se rattache, dès l'origine de son système, à la philosophie régnante, celle de Moulla Sadra et de Hadjy Moulla Hadjy Sebzewary, essentiellement néoplatoniciens à cet égard. Des sept lettres Dieu dit lui-même dans le Biyyan :

« C'est la porte de Dieu, relativement à ce qui est dans
« le domaine des cieus et de la terre et à ce qui est entre
« les deux. Tout cela obéit aux préceptes de Dieu et est
« conduit par son action. »

Voilà donc le monde créé au moyen de sept expressions, lettres ou paroles. Comme paroles, elles sont la source des choses purement intellectuelles; comme lettres, c'est-à-dire comme apportant toute la combinaison des lignes, elles

sont la source des formes visibles, qui ne vont pas sans la matière, en même temps que la matière n'est pas sans elles; donc elles ont déterminé la matière. Mais, au-dessus de ce chiffre 7, comme des expressions créatrices, il faut placer le mot *hyy*, « vivant, » car la vie est à la fois la source même et le produit des sept énergies. En effet, la valeur numérique de la lettre *h* est 8 et celle de *y* est 10, ce qui fait 18; en y ajoutant 1 pour la forme *ahyy*, « celui qui donne la vie », on a 19, et le Báb en conclut que 19 est l'expression numérique de Dieu lui-même, d'autant plus qu'il appelle l'attention d'une manière toute particulière sur le mot *wáhed*, usité par le Koran pour indiquer « l'unique » c'est-à-dire Dieu. C'est, en effet, une des dénominations les plus élevées dont puissent se servir les musulmans pour désigner le souverain des mondes; or, *wáhed*, dans sa valeur numérique, c'est $6 + 4 + 8 + 4 = 19$: ainsi le chiffre 19 signifie « l'unique qui donne la vie, » autrement « Dieu, unique et créateur. » Il reste ainsi établi que le nombre 19 étant le chiffre, et par conséquent la parole, la lettre de Dieu, renferme nécessairement les sept lettres qui servent de moyen pour la production du monde. Il en résulte nécessairement que, le monde n'étant autre chose qu'une émanation divine et reposant sur les mêmes principes de vie, le nombre 19 doit se trouver à la base de toutes les organisations partielles qu'on y rencontre.

Avant d'aller plus loin, il faut que j'insiste sur la lettre $a = 1$, qui, introduite tout à l'heure dans le mot *ahyy*, lui a donné la valeur active ou, comme disent les grammairiens, celle d'un nom d'agent. Cette lettre, ce nombre 1, est ce que les bábys, qui ne font en cela que suivre des méthodes bien antérieures à eux, appellent « le

Point. » C'est le principe d'existence, de réalité introduit dans tout ce à quoi on le rapporte, et lorsqu'il est question de Dieu, on peut, on doit considérer le Point comme étant la partie mystérieuse, inappréciable, qui fait précisément que Dieu est Dieu, et dont nous ne pouvons comprendre la véritable valeur parce que nous ne pouvons pas la décomposer; or, sans analyse, il n'y a pas pour nous de compréhension. On pouvait être tenté, tout à l'heure, de supposer que cet 1 complaisant, qui venait compléter le chiffre 19, était un peu de fantaisie ou de tolérance. Il n'en est nullement ainsi, et c'est lui, au contraire, qui emporte la plus forte part de signification dans les mots où il se trouve. Nous en aurons plus loin une autre preuve.

Le Bâb ne se contente pas des preuves qui précèdent pour montrer l'importance du chiffre 19; il observe encore que la formule consacrée, « Bism Illah elemna, elegdous, » « Au nom de Dieu, le très grand, le très saint, » formule bien puissante, qui manifeste la foi et constitue le résumé le plus parfait de la vérité, produit encore, par l'addition de la somme des lettres dont elle est composée, le chiffre 19.

Du moment qu'il est bien établi que le chiffre 19 a une valeur et une portée si hautes, l'unité divine étant un tout composé de 19 énergies, le Bâb en tire la conséquence que cette disposition par 19 doit présider à tout dans le monde : il déclare donc que l'année a 19 mois et chaque mois 19 jours, chaque jour 19 heures, chaque heure 19 minutes. Cette détermination une fois établie pour le temps, il l'applique également à l'espace et fait triompher le nombre sacré en toutes choses. Bouleversant ou, suivant lui, régénérant toutes les mesures itinéraires, toutes les mesures de longueur, de poids, etc., il les soumet

à la division par 19. La jurisprudence, qu'il renouvelle, applique également les amendes par 19, et les marchands, dans tous leurs calculs, doivent se régler sur la même supputation, afin de ne plus troubler dans le monde les lois de l'harmonie préétablie. Dans les temples, dans les lieux de prière, l'organisation sacerdotale doit également se régler sur le même nombre. Chaque collège de prêtres, qu'il institue d'avance en esprit et en droit, en attendant que le triomphe du bábysme permette de l'introniser en fait, est présenté par le Báb comme formant une unité composée de dix-huit parties auxquelles préside, à l'instar du Point, un chef, qui en est le résumé, le directeur, le sommet. On voit ainsi que le monde est établi conformément à la nature divine.

Il ne faut pas prendre tout cela pour un symbole. Le Báb ne pense pas faire ici une institution commémorative. Il vise plus haut : il entend donner à toutes choses leur détermination normale et nécessaire. Jusqu'ici, l'ignorance avait violenté l'esprit et la matière, en leur imposant des modes d'activité et des lois d'organisation qui ne répondaient pas à leur véritable nature. Le Báb rétablit la cohérence et la similitude de mouvements entre Dieu et la créature momentanément écartée de sa source, et c'est pourquoi il dit avec autorité : « Organisez toutes choses d'après le nombre de l'unité, c'est-à-dire avec une division par dix-neuf parties. »

L'univers ayant été ainsi primitivement créé conformément à la nature divine, dont il est émané et où il doit retourner, il résulte de cette corrélation que les rapports ne pouvaient être rompus entre le Créateur et la création souffrante. Si celle-ci y était intéressée, on peut dire que le Créateur ne l'était pas moins, et ce devait être son but

de ramener à lui les parties de lui-même qu'il en avait momentanément écartées, et qui, bien que déchues, dans un certain sens, n'en ont pas moins gardé une grande part de dignité, puisqu'elles ressemblent encore si bien à leur auteur. On voit, dans cette conception, que Dieu ne saurait être qu'essentiellement bon, et que l'homme (et avec lui toute la nature) dégénéré, mais cependant resté bien sublime encore, ne peut manquer d'être bon. L'homme manifeste cet attribut par cela même qu'il a le sentiment de son origine, et aspire incessamment à y retourner.

Dans cet état de choses, dans ce courant sympathique qui va de l'être infini à sa portion finie, Dieu prouve sa vitalité par des rapports ininterrompus avec la créature, et ces rapports ont déjà trouvé leur expression dans une des parties constitutives du chiffre sept : la révélation. La nature ignorante, oublieuse, s'élançe vers Dieu pour connaître, car la science est le seul moyen qu'elle ait de se régénérer, et Dieu, qui l'aime, la lui dispense avec les précautions qu'exige sa faiblesse, résultat de son écart. Il ramène l'homme, il le tire à lui, en quelque façon, au moyen d'une chaîne et par une série de secousses ménagées; la chaîne, c'est la série des prophètes; les secousses, ce sont les révélations que ces personnages apportent.

Mais les hommes n'ont pas plus compris le caractère vrai, l'essence réelle des mandataires de Dieu, qu'ils n'ont compris Dieu lui-même. Comment aurait-il pu se faire qu'un homme purement homme, soumis, même dans la moindre mesure que l'on voudra, aux humbles conditions d'esprit qu'entraîne le mode d'existence terrestre, pût jamais s'élever assez pour que la bouche de Dieu touchât son oreille et la pensée de Dieu son intelligence !

Il y a de grands rois, il y a de grands docteurs; l'humanité a fourni, a connu des sages éclatants, pourtant si l'on mesure la distance qui sépare toutes ces natures si nobles, si élevées, sans doute, de la véritable nature prophétique telle que le monde l'a révérée dans un très petit nombre d'apparitions inoubliables, on peut bien se convaincre qu'un mandataire de Dieu ne saurait être, à proprement parler, un homme. Que sera-ce donc?

Ce sera comme le monde, comme l'univers lui-même, une émanation de la nature divine. Seulement cette émanation restant en communication constante avec son origine, et en étant un prolongement plus court dans le temps, en reste infiniment plus rapprochée et constitue réellement, par ses qualités et ses déficiences réunies, un intermédiaire entre Dieu et l'univers. Au point de vue humain, c'est une personnalité, puisque la forme, l'apparence en est rigoureusement déterminée et finie, et que le corps de Jésus, celui de Mahomet, sont bien réellement des apparitions positives; mais au point de vue intellectuel, prophétique, ce sont des souffles de la bouche de Dieu, qui ne sont pas actuellement Dieu, mais qui viennent de lui plus réellement, et retournent à lui plus rapidement que les autres êtres. Ce sont ses paroles, ce sont ses lettres. Ainsi, les prophètes sont à la fois des hommes et en même temps Dieu lui-même, sans être tout à fait ni l'un ni l'autre.

Considérés dans leurs rapports entre eux et comparés quant à leur nature, on peut dire que ces envoyés célestes ne sont nullement différents les uns des autres. Il y a plus : on serait presque en droit d'affirmer qu'ils sont toujours les mêmes, puisqu'ils émanent identiquement de la même origine, qu'ils résultent de la même pensée,

qu'ils viennent pour le même objet, qu'ils retournent sans transition à la nature divine, ce que ne font pas les autres hommes. Cependant il y a entre eux une grande différence quant au rôle qu'ils ont à remplir.

Les prophètes primitifs venant agir sur une nature humaine extrêmement endormie, alourdie, paralysée dans sa chute, n'ont eu pour mission que de la réveiller dans la mesure du possible, et de l'acheminer vers l'intelligence de sa situation. Ils lui ont annoncé peu de vérités, et des plus simples; ils lui ont prescrit peu de règles, et les plus nécessaires; lui laissant le temps de se reconforter sans trop d'efforts, ils n'ont pas voulu la brusquer, au risque de la faire choir encore en la menant trop vite. C'est là une des manifestations de cette bonté éternelle qui fait le fond de tous les actes divins; et combien elle s'est trouvée être en cela prévoyante et sage, c'est ce que la difficulté avec laquelle les hommes ont toujours obéi à toutes les prescriptions, si faciles et si modestes qu'elles fussent, s'est chargée de démontrer dans tous les siècles.

Graduellement, toutefois, et à pas bien chancelants, mais cependant ininterrompus, l'humanité marchait. La loi de Moïse devint bientôt insuffisante, et la nature divine s'incarnant dans Jésus apporta le christianisme. C'était un progrès immense. Le monde en profita assez pour que, après un laps de temps beaucoup moins considérable que celui qui s'est écoulé depuis David, le dernier prophète, ou, si l'on veut, Salomon, jusqu'à Jésus, Mahomet pût apparaître. Il entraîna encore les hommes un peu plus loin que Jésus ne les avait portés. Cependant, non plus que son prédécesseur, il ne vint pas à bout de leur imprimer un mouvement uniforme, et beaucoup d'entre eux restèrent obéissants aux révélations périmées, comme cela était ar-

riyé antérieurement. Enfin le Bâb parut à son tour, et sa révélation, plus complète sans doute et, comme diraient chez nous certains politiques, plus progressive, a d'ailleurs revêtu des caractères assez particuliers, qui sont la démonstration et la preuve de son excellence.

Elle n'abroge aucune des prescriptions essentielles des lois précédentes, mais elle vient les compléter. Elle ne donne pas les autres prophètes comme ayant été inférieurs au Bâb, quant à leur essence; ils ont seulement été plus réservés, plus discrets, et ils ont dû l'être. Du reste, il n'est nullement nécessaire maintenant de s'occuper d'eux, de leur rendre des honneurs rétrospectifs, de s'en référer à leurs paroles, de consulter leurs livres. Tout cela, fort bon dans son temps, mais aujourd'hui dénué de toute utilité, aurait l'inconvénient gravé de retenir les hommes dans des bas-fonds où ils ne doivent pas rester. On aurait tort de croire qu'une négligence si absolue pût tourmenter ou affliger l'âme des anciens prophètes; ce serait ne pas connaître ce qu'elle est en réalité; mais Dieu, de qui émanent, dans le temps, et les révélations et les révélateurs, s'affligerait, au contraire, de voir ses volontés paralysées par une aveugle reconnaissance, une indécente et maladroite piété, un esprit de routine contrecarrant ses vues de progrès indéfini. Ainsi, des religions mortes il ne faut rien garder, pas même la mémoire des donateurs.

Maintenant que le Bâb est le prophète du siècle, c'est à lui que doivent s'adresser provisoirement les hommages. Mais voici qui est très remarquable, et j'y faisais allusion tout à l'heure en disant que la révélation nouvelle a des caractères qui lui sont spéciaux : Dieu n'a pas voulu cette fois laisser croire à l'humanité qu'elle était arrivée à son

terme, et surtout que la révélation qui lui était faite se renfermât dans un homme. Le Báb, pour grand qu'il puisse être, n'est pas à lui seul le prophète, ou, si l'on aime mieux, la prophétie actuelle. Elle se compose d'une unité tout entière, et si l'on se reporte à ce qui a été dit précédemment, on comprendra de suite qu'une unité tout entière, c'est ici dix-neuf manifestations personnelles. Le Báb en est le Point, il n'est pas à lui seul toute la manifestation.

C'est là un des caractères les plus originaux de la nouvelle foi. J'ai dit ailleurs que plusieurs des plus saints personnages de la secte n'avaient jamais vu le Báb. Ils ne lui en étaient pas pour cela moins attachés, religieusement parlant, moins dévoués d'affection. Ce qu'il faut ajouter encore, c'est que le Báb n'assistait pas au concile qui fut tenu sur la frontière du Khorassan, et qui détermina l'insurrection du Mazendérân. Dans ce concile même, Yahya, avec ses quinze ans, occupa, dit-on aujourd'hui, la première place; mais l'influence dogmatique appartient à la Consolation-des-Yeux, tandis que Moulla Housseïn-Boushrewyèh exerçait sans conteste la prépondérance politique. Il y a même des raisons de croire que le Báb s'efforça d'arrêter les saints sur la voie de l'insurrection, la déclarant au moins prématurée. Dans tous les cas, il ne s'y joignit jamais, et de sa vie, très courte à la vérité, il n'a ni préconisé la révolte, ni paru éprouver aucune velléité belliqueuse. Cependant il ne se sépara pas non plus des siens, et il accepta sans murmurer et sans protester les conséquences mortelles pour lui de la ligne de conduite qui avait été suivie sans qu'il l'agréât. Pour lui, il se consacra entièrement à l'enseignement réfléchi, à l'exposition de la foi. C'était évidemment une âme douce

et un peu rêveuse. Tandis qu'enfermé dans le fort de Tjehrig, il attendait le dernier supplice, qu'il savait bien devoir terminer sa vie dans un délai plus ou moins prompt, il s'occupait avec un soin minutieux à élaborer les articles de la nouvelle foi dans les différentes compositions qu'il a produites. On ne peut lire sans émotion ce qu'il écrit lui-même sur le pays où il souffrira le martyre, ainsi que sur les sanctuaires qu'il faudra plus tard consacrer à sa mémoire et à celle de ses compagnons, de ceux qui, avec lui, auront composé l'Unité.

Car c'est là qu'il en faut arriver pour comprendre réellement l'essence du bábysme. Sans doute Mirza Aly-Mohammed, autrement dit l'Altesse Sublime, est le côté le plus éminent, le Point de l'Unité; mais, je le répète, ce n'est pas l'Unité tout entière, qui se compose encore de dix-huit autres individualités, parmi lesquelles doit de toute nécessité se trouver une femme. C'était, au début, la Consolation-des-Yeux; aujourd'hui, c'est Son Excellence la Purifiée. Voilà donc que l'organe révélateur qui se produit de nos jours possède un avantage bien saillant sur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il n'est pas seulement émané de la divinité, il est constitué comme elle, par ses dix-neuf façons d'être. Comme la divinité, il forme ce genre d'unité primitive qui est l'unité féconde des différentes personnalités qui y sont comprises. Plusieurs d'entre elles ont été nommées dans ces pages : d'autres ne sauraient l'être, parce qu'elles existent encore et se cachent. Maintenant il faut savoir ce qu'elles sont ou ont été au point de vue de leur essence.

Comme le Báb, comme le Point, elles émanent de la substance divine; prises chacune en leur particulier, elles ne sont pas inférieures au Báb, parce qu'il n'y a pas de

relations de supériorité et d'infériorité dans la nature de Dieu ; mais elles ont autre chose et moins à accomplir : c'est pour cela qu'il est le Point. Elles sont humaines, en ce sens qu'elles ont un corps, des besoins, des passions ; elles ne le sont pas, en ce sens que les âmes qui les animent sont directement des souffles divins. Et si l'on demande l'effet que produit la mort, la cessation de la vie chez ces membres de la manifestation prophétique, le voici : Le Bâb est martyrisé ; aussitôt l'activité qui était en lui s'adjoint à celle qui est dans un autre de ses compagnons et ainsi l'Unité continue à avoir le Point. Il semble que certains bâbys tiennent pour assuré que cet agrandissement spirituel s'est manifesté tout d'abord, après la mort du Bâb, dans la personne de l'Altesse Éternelle ; d'autres inclinent à croire que ce fut la Consolation-des-Yeux qui, après le Bâb et jusqu'au jour où elle fut brûlée, eut la puissance du Point dans l'unité prophétique des dix-neuf. A cause de cela, ils l'appellent le Point, et, suivant eux, ce serait seulement à la mort de Gourret-oul-Ayn que l'Altesse Éternelle serait devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Mais cette opinion ne me paraît pas tout à fait orthodoxe, et il serait possible qu'elle ne fût, chez quelques-uns, que le produit de l'espèce d'idolâtrie que la Consolation-des-Yeux avait fait naître.

Il en est de même pour tous les autres membres de l'Unité : leur essence, à leur mort, ne quitte point la terre. Elle reste, elle s'adjoint à une âme déjà vivante et remplit ainsi le vide qui avait semblé se faire. C'est pourquoi Moulla Housseïn-Boushrewyèh et les autres saints ont généralement annoncé qu'ils allaient renaître dans quelques jours. En réalité cependant, et à proprement parler, ce n'est pas une renaissance comme l'entendent les partisans

de la métempsycose indienne. L'âme animale, le corps, et, ce qui est plus, l'individualité physique et morale périssent; mais le souffle de vérité, le caractère divin ne périt en aucune manière, et allant s'unir à une existence terrestre qu'il en trouve digne, il lui donne une valeur égale à celle du martyr qui n'est plus. Ce n'est pas, à proprement parler, le même homme, c'est le même esprit.

Il n'y a pas seulement l'Unité prophétique qui soit honorée de cette communication de l'essence divine. Cette infusion s'opère dans le sein de chaque fidèle à des degrés inférieurs comme le sont les fonctions auxquelles ils sont destinés. Sans sa présence, la nature humaine ne pourrait rien; mais là où l'on croit voir un des fidèles remplir une certaine mission qui a du rapport avec celle de quelque saint personnage, soit bâby, soit des révélations antérieures, on l'assimile à ce personnage, et l'on dit ainsi : C'est l'Imam Riza, c'est Aly, c'est tel autre grand personnage. En effet, celui dont on parle agit, écrit, conseille, pense comme ceux auxquels on l'identifie ont agi, écrit, conseillé ou pensé; mais c'est la direction qui lui est imprimée par l'essence divine qui est identique à la direction précédemment suivie; en réalité, les hommes sont absolument différents. Cependant, comme l'imagination des fidèles est flattée de ces rapprochements et de ces confusions de personnes, on semble les autoriser et les accepter, au moins en paroles, et l'on admet que le Bâb est la reproduction de Mahomet, qui l'était du Christ, qui l'était de ses prédécesseurs.

Cette conception de ce que nous appelons *la grâce*, est essentiellement sémitique, et remonte aux sources les plus lointaines de la philosophie araméenne. Le chris-

tianisme ne l'a acceptée que tellement réduite et transfigurée, qu'on a quelque peine à la rapporter au type original. C'est que le christianisme, avec grande raison, s'est préoccupé de bonne heure de la nécessité de sauver le libre arbitre, et il faut avouer qu'il a été puissamment aidé dans cette tâche par les tendances de l'esprit germanique. L'Islam, sous l'influence chrétienne, s'est beaucoup débattu pour arriver aux mêmes résultats. Quoi qu'on en dise d'ordinaire, la théologie mahométane se préoccupe très fort de la liberté humaine, et la revendique à chaque instant, d'autant plus que, se trouvant dans les circonstances les plus défavorables pour sauvegarder ce dogme, à cause des habitudes d'esprit de la race à laquelle elle s'adresse, et à cause du besoin impérieux de garantir une unité divine, serrée par elle jusqu'à la folie, elle est contrainte de répéter à satiété que l'homme est libre et responsable, pour réussir à le faire admettre un peu. Aujourd'hui, les babys, donnant satisfaction aux tendances générales, ont réhabilité purement et simplement l'ancien fatalisme, en le concevant sous la forme d'une inoculation divine, laquelle a lieu ou n'a pas lieu dans les âmes.

Maintenant que nous savons ce qu'est Dieu, ce qu'est l'univers et ce qu'est la prophétie; d'où elle vient; comment elle opère, et sur qui en dernier lieu elle repose, nous allons être frappés d'une autre particularité : Le Bâb et, à certains égards, l'Unité entière dont il est le Point, ne constitue pas une révélation définitive, le Bâb n'est qu'un précurseur. Il attache le plus extrême intérêt, dans le Biyyan, à bien pénétrer le lecteur de ce fait. Il n'est venu que pour révéler un certain nombre de vérités nouvelles; il n'abroge pas les prescriptions anciennes

dans ce qu'elles ont d'essentiel, il ne préjuge rien sur ce qui sera ordonné plus tard. Il est tellement convaincu de son insuffisance et de la limitation de ses pouvoirs, qu'il l'a marqué profondément dans son livre, ainsi qu'il suit : Le Biyyan, étant le livre divin par excellence, doit nécessairement être constitué sur le nombre divin, c'est-à-dire sur le nombre 19. Il est donc composé, en principe, de 19 unités ou divisions principales, qui, à leur tour, se subdivisent chacune en 19 paragraphes. Mais le Bâb n'a écrit que onze de ces unités, et il a laissé les huit autres au véritable et grand Révélateur, à celui qui complétera la doctrine, et à l'égard duquel le Bâb n'est autre chose que ce qu'était saint Jean-Baptiste devant Notre-Seigneur. La doctrine du Bâb est donc transitoire; elle sert de préparation à ce qui viendra plus tard; elle déblaie le terrain; elle ouvre les voies. Elle ne fait pas davantage, et se garde de conclure. Ainsi, par exemple, le Bâb abolit la kibra, c'est-à-dire l'usage musulman et juif de se tourner vers un point donné de l'horizon lorsqu'on fait la prière. On conçoit que ni La Mecque, ni Jérusalem n'inspirent une dévotion particulière aux bábys. Mais il ne substitue pas de nouvelle kibra aux anciennes abrogées, et déclare que sur ce point il n'a rien à ordonner, et que ce sera le grand Révélateur qui décidera.

Une grande partie du Biyyan est consacrée à annoncer, à expliquer, à faire prévoir l'avènement de cette fraction si importante de la vérité. Le Bâb, qui ne veut pourtant pas trop en dire, n'y étant pas autorisé, appelle le Grand Inconnu « Celui que Dieu manifesterà ». Cependant, il se laisse aller à exprimer l'avis que la valeur numérique de son nom sera égale à celle des Lettres de la Vie, c'est-à-dire à 19, ce qui est, en effet, très plausible, une fois le

système admis. Les fidèles se sont donc mis à la recherche du nom que pouvait cacher ce mystère, et ils inclinent à croire que ce nom est Yahya, celui de l'Altesse Éternelle, du chef actuel de la religion.

La solution de ce problème n'est pas seulement, à leur point de vue, d'un intérêt pieux ou de curiosité, elle implique les plus graves résultats. Ainsi, le Báb a prononcé que l'apparition de « Celui que Dieu manifestera » coïnciderait avec les apprêts du Dernier Jugement, et que ce serait ce prophète qui, en réalité, introduirait l'univers purifié dans le sein de la divinité qui l'attend. Sous ce rapport, « Celui que Dieu manifestera » sera l'Imam Mehdy, sera Jésus-Christ arrivant sur les nuées pour juger la terre. Si nous devons considérer l'Altesse Éternelle comme étant, en effet, « Celui que Dieu manifestera, » nos jours sont comptés, et la fin des temps approche. Mais plusieurs bábys inclinent à croire qu'il ne faut pas comprendre ainsi les choses; que l'Altesse Éternelle actuelle n'a pas le caractère définitif que l'on croit, et que ce n'est qu'une continuation du Báb. Suivant cette manière de voir, qui, ce semble, pour peu que le monde ne prenne pas fin avant une vingtaine d'années, finira par s'établir universellement parmi les religionnaires, l'Altesse Éternelle, ainsi que les docteurs dont elle est entourée, continueront toujours, au nombre de 19, la permanence de l'Unité, qui s'est manifestée d'abord dans le Báb et ses compagnons, de sorte que désormais le monde, suffisamment avancé dans la voie du progrès, jouira d'une continuité de communication intime avec Dieu, d'une émanation constante de grâce, d'une énergie régénératrice telle que les siècles précédents n'avaient pas été en état de la recevoir. Quant au Jugement, il n'y

à pas de doute que l'Altesse Éternelle, soit qu'on doive ou non voir en elle « Celui que Dieu manifestera, » y doive présider, attendu que le Báb a annoncé deux espèces de Jugement. L'un prend place à la fin de chaque période prophétique : les hommes qui ont vécu dans cette période sont jugés par le nouveau prophète au point de vue de la doctrine qu'il a apportée. S'ils ont été obéissants à leur loi, s'ils ont accompli, en esprit et en vérité, toutes ses prescriptions, la grâce chez eux a abondé dans la mesure relative où elle pouvait le faire, et ils jouissent du bien, du bonheur que leur prophète particulier aura annoncé et promis. Pour les méchants, provisoirement, ils sont châtiés comme ils devaient s'attendre à l'être.

Puis, au jour du Jugement Dernier, auquel présidera « Celui que Dieu manifestera, » tous les hommes purs des générations précédentes comparaitront. Le prophète les félicitera de leurs efforts, de leur piété, de leur soumission aux ordres qui leur avaient été transmis, et en récompense de leur vertu, il leur révélera ce qu'il pourra donner lui-même de vérité. Alors, préparés suffisamment, ils se réuniront à Dieu, et vivront en lui, participant à toutes ses perfections, à toutes ses félicités, en un mot, ils seront lui. Quant aux méchants, ils seront anéantis, le néant seul étant le véritable terme du mal. Ainsi les bábys se proposent, comme suprême récompense, l'unification avec Dieu. C'était aussi la théorie de la plupart des gnostiques. Il n'est pas besoin d'ajouter que la nature entière partage le sort de l'humanité : ce qui en elle est bon et pur retourne à l'essence divine, et ce qui est mauvais tombe dans le néant.

Tous les grands linéaments de la doctrine étant ainsi

tracés, nous pouvons descendre aux détails. Le Bâb semble établir pour la société bâbye un gouvernement à la fois monarchique, théocratique et démocratique. Il y aura des rois, qui compteront avec un puissant clergé et seront tenus à protéger leurs sujets. Le clergé, formé, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'image de l'unité divine et de l'unité prophétique, sera constitué en collèges de prêtres composés chacun de dix-neuf pontifes. Les sanctuaires les plus vénérables seront érigés sur les tombeaux des martyrs, et singulièrement, suivant la prescription du Bâb lui-même, là où il aura été mis à mort. Puis, il y en aura d'autres nécessairement, dans les villes, surtout dans les capitales; enfin, chaque maison devra contenir son oratoire.

Dans les temples seront employées les matières les plus précieuses, les plus riches étoffes. Tout ce qu'il y aura de plus excellent dans le pays devra y être consacré et y figurer, de même que les oratoires privés devront être embellis de ce que chaque maître de maison possédera de plus beau et de plus précieux. Le service divin, dans les occasions d'ailleurs rares où il est prescrit, se célébrera au son des instruments de musique et par des chants. Chaque fidèle sera assis pour prendre part à ces solennités; les prêtres auront des trônes élevés, d'où ils présideront à tout. Quant aux fidèles, ils mettront dans les talismans une confiance entière et absolue, et d'abord, en témoignage de cette confiance, chaque homme portera constamment sur soi une amulette en forme d'étoile, dont les rayons seront formés par des lignes contenant des noms de Dieu; chaque femme doit avoir, de même, une autre amulette, combinée d'une manière analogue, mais avec d'autres noms, et en forme de cercle. C'est ce que

le Bâb appelle dans le Biyyan les *Formes* et les *Cercles*; il y fait parler Dieu ainsi :

« En vérité, je t'ai donné les *Formes* et les *Cercles*,
« et je t'ai témoigné ainsi ma faveur. Dis : « Toute
« l'Exposition est contenue dans ceux-ci. Certes, tracez-
« en autant que vous pourrez, afin de les lire (constam-
« ment)! »

La raison de ce respect, de cette passion pour les talismans est facile à concevoir. Puisque nous avons vu précédemment l'identité des lettres, des sons, avec les noms, avec les attributs divins desquels résultent les mondes, puisque toute la création et ses énergies sont exprimées par des harmonies de chiffres et de nombres qui s'emboîtent les uns dans les autres, il est clair que l'homme est amené naturellement à mettre une confiance extrême dans le pouvoir qu'il possède de combiner aussi les nombres, de disposer des sons et des signes. De là, s'adressant à toute la nature, comme lui émanée du sein de Dieu, il interrogera ses forces, qui répondront partout. C'est ainsi que le Bâb recommande avec insistance les cachets de cornaline; il veut qu'on en porte; il veut qu'on en mette aux doigts des morts; il décide ce qu'on devra inscrire dessus; enfin il adopte pleinement, il consacre à nouveau la science talismanique et la relève sans hésiter de la condamnation prononcée contre elle par le Christianisme, et, avec regret, prononcée aussi par l'Islam. Si l'on rapproche ce trait bien frappant de ce qu'on a vu plus haut sur la renaissance des temples et des collèges de prêtres, on en conclura que le Bâb veut simplement ramener les populations à ce paganisme araméen qui ne fit explosion qu'assez tard dans le polythéisme grec et romain, mais qui s'en empara si bien, que l'em-

pereur Julien, prétendant revenir au passé, ne put pas s'élever au-delà du chaldaïsme ; il lui fut impossible de remonter aux vrais cultes de la Grèce et de Rome. Aujourd'hui, cet ancien araméisme, que l'on devait croire bien mort, bien oublié, bien effacé de la surface de la terre jusqu'en ses dernières traces, on le revoit, et on peut juger s'il est faible, s'il est mourant, s'il manque d'énergie. On dirait que son sommeil n'a fait que le retremper.

Personne ne saurait se laisser aveugler par le dogme unitaire au point de croire que le polythéisme n'est pas là en germe, et en germe patent. Toutes ces manifestations, tous ces Éons que nous avons connus, auxquels nous avons parlé, que nous connaissons encore, qui ont combattu dans le Mazendérân, qui ont souffert à Téhéran ou à Tebriz, auront des symboles dans dix ans, des statues dans vingt ; dans cent ans les critiques pourront contester leur existence réelle, tout aussi bien que celle du Yaldabaoth gnostique. Voilà donc l'Asie prise sur le fait. Elle n'oublie rien, rien au monde, et son génie a une obstination logique, un entêtement qui ne se laisse jamais détourner et ne sera jamais définitivement vaincu. Je ne puis m'empêcher d'admirer dans son genre cette obstination grandiose qui prétend de nouveau faire promener sous nos yeux les prêtres de Ninive, les sages de Babylone ; nous faire assister à leurs discours, et nous rouvrir les savantes écoles de Pumbedita et de Boushyr, afin de reprendre les leçons là où le christianisme et l'Islam les ont interrompues. Et ce n'est pas à dire qu'une renaissance si singulière soit l'œuvre de quelques lettrés maniaques, de quelques cerveaux archéologiques : les populations ne la comprennent que trop, ne la veulent

que trop, et l'on a vu si, pour la défendre, elles savent tuer et mourir.

Les bábys ont, d'ailleurs, le grand et principal caractère de la foi religieuse, celui des époques croyantes : ils ne demandent pas la tolérance et ne la promettent pas. Au contraire : dans ce même temps où le Báb, enfermé au fort de Tjehrig, attendait la mort, ce jeune homme de vingt-sept ans adressait à ses sectateurs cet ordre émané de Dieu :

« Certainement, vous prendrez à celui qui n'a jamais
« pénétré dans l'Exposition (à l'infidèle) tout ce qu'il pos-
« sède. Et s'il embrasse la foi, rendez-le lui. Cette règle
« doit être observée partout, si ce n'est dans les pays où
« vous n'avez pas l'autorité. »

Ainsi l'infidèle, celui qui n'est pas bábby, n'a pas le droit de rien posséder ; ce ne saurait être une personne civile, un membre de l'État. « L'Exposition » ne dit pas qu'on doive le réduire en esclavage ; mais sous quelque forme que se manifeste la nullité sociale et légale de l'infidèle dans la société bábbye, elle n'en est pas moins une réalité. Cette nullité, on a tout lieu de le croire, trouverait dans la pratique de telles difficultés à s'établir, qu'on peut bien admettre qu'elle n'aurait pas lieu d'une manière bien stricte ; mais elle est de dogme et a pour double cause, d'abord le sentiment de répulsion qu'inspire tout partisan obstiné de l'erreur, ensuite le désir d'amener l'universalité des hommes à la vraie foi. C'est ce qui a déterminé le Báb, dans un autre passage de l'Exposition, à prononcer que l'infidélité ne devait pas être permise dans les cinq contrées dont les noms suivent : l'Aragh, l'Azerbeydjan, le Fars, le Khorassan et le Mazendérân, c'est-à-dire dans le noyau de l'empire persan.

Pourtant, le bábysme n'est nullement sanguinaire dans ses préceptes. Après avoir prononcé que l'on devait dépouiller les infidèles, le Báb ajoute :

« Si une terre est conquise par les sectateurs de l'Ex-
« position, qu'on y prenne ce qui a le plus de valeur
« pour le donner à celui qui commandera les fidèles, et
« ensuite conservez les existences (ne mettez personne à
« mort). »

On voit qu'il n'est pas commandé, et même qu'il n'est pas permis d'ôter la vie à qui que ce soit pour cause religieuse. Il y a plus, il est licite, d'après un autre passage, de faire le commerce et d'entretenir des relations d'amitié avec les infidèles. Dans les circonstances actuelles, les bábys, qui éprouvent une haine très âpre pour les musulmans, montrent beaucoup de sympathie aux juifs, aux guèbres, aux chrétiens même. Il faudrait voir ce que tout cela deviendrait au jour du triomphe. J'observe, cependant, que deux grandes causes de haine sont écartées : les bábys ne font pas de prières, excepté dans des circonstances solennelles et prévues par la loi; ensuite ils n'admettent pas l'idée de l'impureté légale. Le Báb prend même grand soin de faire remarquer que l'on peut se laver si cela convient, et pour son propre agrément, mais que les ablutions n'ont absolument aucune valeur religieuse et ne causent à Dieu ni peine ni plaisir. La différence des formes d'oraison est, entre les gens du commun, une des sources les plus ordinaires de mépris mutuel. Les bábys, en les supprimant pour leur compte, à très peu de chose près, ont simplifié la situation. Quant à l'impureté légale, l'opinion publique a déjà fléchi sous ce rapport parmi les musulmans. On s'en moque volontiers; c'est pourtant encore une prétention chez les uns,

une hypocrisie chez les autres, mais ce n'est plus une conviction chez personne. L'orgueil intraitable des juifs continue seul à en faire grand usage; mais, en somme et fort heureusement, cette doctrine est en décadence manifeste, et si les bábys réussissent à l'abroger, ils rendront un service véritable à la société asiatique. C'était une des plus riches sources de mauvais sentiments et une cause perpétuelle d'antipathies.

Les bábys, comme les musulmans, sont très aumôniers. Voici, du reste, comment le Báb ordonne que se fera le partage du butin dans toute ville ou tout pays conquis.

On commencera par nommer un préposé chargé non seulement de recueillir, mais encore de faire valoir la part de conquête prélevée la première et qui appartient à « Celui que Dieu manifestera. » Cette part est destinée à s'ajouter à d'autres et à être perpétuellement grossie, de manière à former un fonds de réserve pour le jour où le révélateur suprême pourra en avoir besoin. En attendant, ce trésor sera administré par un préposé dont le Báb n'indique pas l'origine, mais qui, de toute évidence, sera nommé par les représentants de l'unité prophétique ou par le Point, et relèvera d'eux. Voilà le trésor de la religion constitué.

Ensuite on prélèvera un cinquième, qui appartiendra aux Lettres Primitives, c'est-à-dire à la réunion des dix-neuf inspirés.

Après cela, le sixième sera consacré à l'entretien des tombeaux des martyrs et à celui de leurs femmes, ainsi que de leurs enfants. Quant à ce qui restera, on l'emploiera à doter et à marier les pauvres, et s'il se trouve encore quelque chose qui n'ait pas été compris dans

la somme du butin, on pourra l'appliquer aux dépenses des temples. Cependant le Bâb ajoute expressément ceci :

« On le donnera tout entier aux fidèles, ce qui vaut
« mieux, suivant la prescription du livre de Dieu ; et on le
« donnera de manière à ce que tous sur la terre aient du
« butin. C'est là le bienfait de Dieu. En vérité, Lui, il est
« le bienfaisant, le généreux ! »

Ainsi, le clergé et les pauvres, il n'y a guère que ces deux partageants. Cependant on a vu ailleurs que celui qui commandera les fidèles a droit à la meilleure part. Il est douteux que ce chef puisse jamais être pris hors du sacerdoce ; nous en avons eu quelques preuves par les premiers guides des croyants, qui ont tous été des hommes prophétiques. Cependant il est question des rois quelque part, mais très peu. Le rôle du souverain sera probablement très effacé, s'il ne fait pas partie lui-même des dix-neuf ; mais il est d'autant plus probable qu'il en fera partie, que la légitimité royale ne pouvant se séparer de l'Imamat, ou plutôt de l'héritage de l'Imamat, le Bâb, et par lui le Point qui lui succède et ceux qui viendront après, doivent être considérés comme les seuls prétendants légitimes. Quoi qu'il en soit, le roi a son devoir tracé : défendre la religion et en être l'ardent propagateur. Quant à ses droits, ils sont également définis, mais d'une manière très brève. De chaque miskal d'or on doit lui donner cinq cents dinars ; de chaque miskal d'argent, cinquante. C'est la loi. Si l'on paye, on fait son devoir, et Dieu vous en saura gré. Mais si l'on ne paye pas, on ne saurait être contraint, et c'est à Dieu seul qu'il appartient de punir.

« Ne demandez pas aux hommes la somme pour la-

quelle ils sont inscrits au rôle des contributions, afin de n'affliger personne; car, eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas ce qu'ils doivent légalement au fisc, certes, en vérité, ils tomberont dans les comptes de Dieu.»

Les populations asiatiques n'ont jamais aimé l'impôt. Il leur semble dur de donner leur argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce qui se révolte surtout en elles, en pareil cas, c'est l'idée de la valeur immense accumulée par leur imagination sur la moindre pièce de monnaie. Tous les prophètes, sans exception, ont donné raison à cette répugnance nationale et l'ont flattée. Le Báb a répété là-dessus ce qu'on avait déjà dit avant lui; mais il est à croire que, bien qu'il défende même aux prêtres d'exiger leur dû, et même de le demander, il n'a pas beaucoup plus de chances d'être obéi au pied de la lettre que ses prédécesseurs. Cependant, on ne voit pas trop, non plus, comment s'y pourront prendre les autorités politiques ou religieuses pour contraindre les résistances; car si le Báb leur laisse, en certains cas, quelques moyens d'action, ces moyens sont extrêmement faibles. Pas une seule fois, dans l'énumération des châtiments qu'il autorise, on ne voit figurer la peine de mort. Cela peut paraître singulier chez une secte qui a trop prouvé à quel point elle possédait l'énergie guerrière et qui a pratiqué sur ses ennemis tous les excès de férocité dont elle avait eu elle-même à souffrir. Mais tout cela se passait entre croyants et infidèles; c'était dans un moment d'exaspération et de luttes. On ne saurait s'en autoriser comme d'un exemple de la conduite à tenir envers les fidèles. Ici, les prescriptions n'ont rien d'équivoque: non seulement elles n'autorisent pas et ne nomment pas même la

peine de mort, mais elles interdisent formellement la torture et les coups.

« En vérité, Dieu vous a défendu dans l'Exposition de recourir aux coups, quand bien même on vous frapperait de la main sur l'épaule. »

Il n'existe que deux sortes de châtimens légaux : 1° les amendes multipliées, suivant la gravité des faits, par le nombre mystique 49. Les riches doivent les acquitter en or, les pauvres en argent; ainsi là où les premiers auront à payer 49 miskals d'or, les autres ne donneront que 49 miskals d'argent; 2° l'interdiction d'approcher des femmes pendant un nombre de jours ou de mois proportionné à la gravité du délit. Hors de là, point de pénalité.

Nous avons vu tout à l'heure que le butin devait une part assez considérable aux nécessiteux. Comme le Bâb n'a pas trouvé cela suffisant, il fait de l'aumône une obligation étroite. Il rappelle aux riches qu'ils ne sont que des dépositaires, que personne sur la terre ne possède rien et que tout est à Dieu; en conséquence, les riches doivent donner pour la religion et pour ceux qui n'ont rien ou qui n'ont pas assez. Mais il défend absolument la mendicité, il la flétrit, ne la tolère sous aucun prétexte. Je ne regarde pas comme impossible que le Bâb se soit inspiré ici de quelques renseignements qui lui seront parvenus sur les idées des Anglais à cet égard. Du moins je dois dire que des natifs eux-mêmes ont cette opinion et me l'ont communiquée. En tout cas, une telle prescription tranche avec les notions les plus répandues parmi les Asiatiques, qui, d'ordinaire, sont portés à considérer la profession de mendiant comme plutôt méritoire que honteuse. Ils y voient volontiers un renonce-

ment philosophique à la vaine gloire du monde, et ils estiment sage celui qui se met au-dessus des humiliations et consent à abandonner tous les soins de cette vie.

Je ferai toutefois remarquer que le mépris systématique de la mendicité se déduit assez logiquement de l'ensemble des doctrines du Bâb. Sans doute il était lui-même un mystique, mais il recommande fortement la vie pratique et fait un cas particulier du commerce. On a vu qu'à propos du butin il veut qu'on le confie à un proposé chargé de faire valoir par la spéculation la part afférente à « Celui que Dieu manifestera. » Il imagine évidemment une société où l'état de guerre n'existera plus, qui vivra pour fonder et augmenter le bien-être. C'est ainsi que le repos, la tranquillité d'esprit, les relations affectueuses, une extrême politesse sont recommandées par le Bâb. Il va jusqu'à stipuler que lorsqu'on reçoit une lettre, il faut y répondre par écrit, attendu qu'il ne serait pas convenable de répondre de vive voix. Il veut qu'on évite avec le plus grand soin les discussions de tout genre; et c'est sans doute pour fonder cette harmonie absolue dans sa république que, tout en ordonnant à l'homme de tendre constamment à développer son esprit par la pratique des livres, il ordonne aussi de détruire, de brûler avec un soin jaloux les productions intellectuelles étrangères à sa doctrine. On ne doit pas s'en occuper, on doit les craindre, les haïr; ce sont autant d'instruments de désordre et de perdition. Le moindre mal qu'elles puissent produire, c'est d'empêcher les fidèles de marcher d'un pas ferme dans la route qu'il leur a ouverte, et de les soumettre à l'influence délétère de doutes constants.

Les bâbys, plus heureux et plus libres que les musul-

mans, ne doivent pas craindre ce qui contribue à donner de la joie et du plaisir. Les riches vêtements, les étoffes de soie et d'or, les broderies, sont recommandés non moins que les pierres précieuses et les bijoux. Les fidèles peuvent, ils doivent, dans la mesure de leurs ressources, s'en procurer et en jouir en pleine satisfaction d'esprit. C'est surtout au jour de leur mariage qu'il leur faut s'entourer de tout l'éclat et de toute la félicité possibles.

« Habillez-vous de vêtements de soie au jour de vos noces et, si vos moyens vous le permettent, ne portez que cela. Et quant à ces vêtements dont vous serez couverts au moment du mystère de votre bonheur, faites les faire d'or et d'argent; mais si vous n'en possédez pas de tels, ne soyez pas affligés. En vérité, moi qui suis votre Seigneur, je vous en donnerai, dans votre dernier jugement, si vous êtes croyants à moi et à mes préceptes. »

Le Báb attache une importance extrême au mariage. Il est en cela d'accord avec tous les sages orientaux, quant à l'apparence du moins; car il faut avouer qu'il diffère d'eux en cette matière sur des points essentiels et que sa religion a une bien autre portée. Tandis que l'Islam ne songe qu'à la propagation de l'espèce, les préceptes du Báb tendent à constituer ce grand *desideratum* des civilisations asiatiques, la famille, qui n'existe là que par exception. Il débute en exposant les motifs qui le portent à ordonner le mariage.

« Il est nécessaire pour tous les êtres, dit-il, qu'il reste de leur existence une existence, et certes il faut qu'ils se marient entre eux lorsqu'ils ont passé l'âge de onze ans, et celui qui le peut et n'accomplit pas la tâche de la propagation, son œuvre ne se fait pas. »

Lorsque les époux sont mariés, il tolère qu'on prenne une seconde femme, mais il ne le recommande en aucune façon; il interdit sévèrement les concubines, et il est si manifestement opposé d'intention à la polygamie, que ses successeurs considèrent comme mauvais d'user de la tolérance qu'il a montrée quant à la dualité des femmes. Je ne crois pas qu'il y ait dans cette sévérité une bien grande difficulté aux yeux des Asiatiques; en réalité, les gens qui ont plusieurs femmes constituent l'exception même parmi les musulmans. La majorité se contente d'un unique mariage, et les Orientaux, parce qu'ils connaissent *de visu* les inconvénients de la situation contraire, apprécient tous nos arguments mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes; ils nous en fourniraient de nouveaux au besoin. Il faut, d'ailleurs, tenir compte de ceci, que le Koran n'a permis la pluralité des femmes qu'à cause de « la dureté de nos cœurs. » Les Arabes, pour des raisons faciles à apprécier, ne peuvent trop faire autrement dans le désert que d'avoir plusieurs femmes. Ce sont des servantes qu'ils se donnent à bon marché et que leurs moyens ne leur permettraient pas d'obtenir autrement; c'est aussi une protection gratuite et légitime qu'ils étendent autour d'eux sur des êtres faibles, incapables de s'en passer. On prétend que des raisons analogues expliquent jusqu'à un certain point des faits analogues chez les Mormons. En outre, l'organisation même de la tribu et son genre de vie neutralisent dans une grande mesure les inconvénients du système et, en donnant à la famille une autre forme, lui permettent cependant d'exister.

Mahomet avait été sensible aux inconvénients manifestes de la polygamie, et il en restreignait beaucoup

l'usage, contrariant par là tous les droits anciens. Aujourd'hui, le Bâb s'étant trouvé en face d'une société où, sur vingt hommes, dix-neuf au moins n'ont qu'une femme, il est allé plus loin que son devancier, et il a manifestement tendu à interdire ce que l'autre acceptait, bien qu'avec répugnance. Ajoutons aussi que les nossayrys et les chrétiens sont là, les premiers surtout, en nombre considérable, pour l'autoriser de leur exemple. Mais il a fait deux pas de plus, bien autrement décisifs : il a défendu le divorce et abrogé l'usage du voile.

En ce qui est du premier, c'est la plaie de la société persane. La facilité de changer de femme à tout moment et pour le plus futile prétexte, les mariages à terme qui en sont la conséquence, ont plus fait que la polygamie pour dépraver la société en rendant impossible l'union réelle des époux. Il est peu de femmes de vingt-deux à vingt-quatre ans qui n'aient eu deux ou trois maris. Le Bâb s'est exprimé ainsi à ce sujet :

« Ne rapproche pas le *tha* du *gaf* (ne divorce jamais) : ou si tu es dans l'obligation de le faire, attends le cycle d'une année. Il se peut que tu te reprennes d'affection pour l'unité (pour l'union). Et sache qu'il y a une permission donnée à ceux qui tiennent à leurs femmes de se réconcilier avec elles quatre-vingt-dix fois, même après qu'ils ont attendu un mois. Puissiez-vous ne pas demeurer dans l'ombre des portes qui mènent en dehors de la vérité ! »

Pour comprendre ce que signifie l'attente d'un mois, il faut se rappeler que la loi musulmane n'a pas trouvé de meilleur moyen pour empêcher les divorces hâtifs, que de stipuler qu'on ne pourrait reprendre la même

femme que trois fois; que si on voulait la rappeler une quatrième, il fallait auparavant qu'elle eût contracté une autre union suivie d'un divorce et de trois mois de délai. Ainsi le bábysme met fin à un grand désordre moral, en détruisant ces facilités et même ces obstacles.

Il ne tend pas moins à ce but en retirant aux femmes l'usage du voile. Cette habitude couvre des désordres infinis, entraîne tous les inconvénients de l'isolement de l'homme et rend l'éducation première des enfants ou ne peut plus dangereuse et même perverse, car des mères qui ont toujours vécu dans la licence complète de l'intérieur ont, à tout le moins, des habitudes de langage d'une grossièreté sauvage et un laisser-aller du plus mauvais exemple. Cette singulière habitude de cacher le visage des femmes repose du reste sur le motif le plus futile. Ce n'est pas une prescription religieuse; ce n'est pas non plus, comme on le suppose en Europe, une précaution de la jalousie. C'est tout simplement une convenance. Les anciens rois de Perse, avant l'Islam, et les grands seigneurs qui se trouvaient assez considérables pour vivre sur le même ton, se montraient le moins possible en public. La plupart du temps les gens qui avaient à les entretenir leur parlaient derrière un rideau. C'était un signe de grandeur; ce fut bientôt la marque nécessaire d'un certain rang dans le monde. Sous les Arsacides, gens brusques, peu raffinés et qui vivaient à l'ancienne mode, non seulement les hommes, pour grands qu'ils fussent, n'avaient pas de pareilles idées, mais les femmes ne se cachaient pas non plus.

Vasthi est qualifiée d'altière Vasthi pour cette raison seule qu'elle refusa de venir prendre part aux joyeusetés publiques d'Assuérus: les conseillers du monarque se dé-

clarèrent indignés d'une pareille conduite, qui, si elle n'était réprimée, les exposerait au mépris de leurs femmes, tenues, il faut le croire, à figurer régulièrement dans les banquets où les hommes s'enivraient et où elles s'enivraient elles-mêmes. Quand on s'amuse en Orient, on s'affole; il n'y a pas de nuances.

Il fut donc convenu un jour qu'une femme distinguée et de belles manières devait se tenir à l'écart de tout et ne pas même se laisser voir. Les femmes des tribus arabes, qui ne suivaient pas les modes, conservèrent les anciens usages libres, elles ne s'enfermèrent pas dans leurs tentes, non plus que celles qui habitaient les villes, dans leurs chambres. Mahomet trouva les choses dans cet état, et pendant longtemps il n'y changea rien. Ses femmes conversaient avec les musulmans, se montraient sans difficulté, recevaient des visites, en rendaient sans que l'on fit sortir les hommes. Il leur arriva même de prendre part à des repas où des compagnons de leur mari assistaient, et personne n'y trouvait à redire. Mais lorsque le Prophète fut devenu un grand personnage suivant le monde, qu'il fut un prince, qu'il sentit le besoin de prendre des manières et de suivre des usages conformes à l'idée qu'on devait se faire de son rang, il copia les habitudes domestiques régnant à la cour des Sassanides, ce modèle de toutes les grandeurs contemporaines, et les femmes se voilèrent, s'enfermèrent et n'admirent plus aucun homme auprès d'elles, absolument comme chez nous une ouvrière qui devient une dame se met à porter un chapeau. La preuve que, dans la réclusion et la voilure des femmes du Prophète, il n'y eut jamais autre chose que ce que j'indique ici, c'est que, si les femmes qui pouvaient prétendre à un

certain rang dans le monde s'empressèrent de les imiter, le peuple ne s'en piqua pas; surtout dans les tribus on ne s'en soucia jamais. Il vint cependant une époque où pour les gens scrupuleux ce fut un grand cas de voir à découvert le visage d'une femme; mais ce sont des subtilités et des raffinements qui n'ont pas de raison solide d'exister, et si l'usage du voile a fini par se généraliser, par descendre jusqu'aux plus basses classes de la population urbaine et même des villages, c'est par la même raison qu'aujourd'hui, dans les rues de Téhéran, les épiciers et les muletiers se traitent d'Excellences. Il suffit de voir la facilité avec laquelle le voile disparaît dans les mœurs de Constantinople, — et certes, s'il existait quelque motif vraiment sérieux pour le maintenir, les Turcs, d'ailleurs fort étroits dans leurs idées, s'y cramponneraient obstinément, — pour concevoir que cette coutume n'est ni aussi solide ni aussi liée aux mœurs des pays orientaux qu'on se l'imagine d'ordinaire. C'est pourquoi le Bâb, qui montre ailleurs encore que ses réflexions s'étaient attachées avec force à la constitution de la famille, n'a plus voulu tolérer un usage qui contribue à la perversion des mœurs et a pu écrire ceci dans son Exposition :

« Celui qui est instruit dans la nation (tout bâby) est autorisé à voir toutes les femmes, à leur parler et de même à être vu d'elles. En vérité, ô mes serviteurs! vénérez-moi, respectez-moi; et si les rapports libres entre les deux sexes ont lieu en dehors de ce qui est nécessaire entre deux personnes, dites : Au dessus de dix-huit paroles, craignez de continuer l'entretien. Sachez que vous ne sauriez en tirer aucun profit. »

On voit que, par cette réserve, le Bâb cherche à pré-

venir les dangers d'un commerce trop familier et qu'il les redoute, comme font les autres législateurs. Les musulmans, cependant, accusent les bâbys d'avoir des agapes secrètes où l'on éteint les lumières et où toutes les promiscuités sont permises. C'est un genre d'accusation respectable par son antiquité, et peut-être doit-on le considérer comme le monument de la haine confessionnelle le plus ancien qui soit au monde. Les juifs et les païens adressaient ce même reproche aux chrétiens primitifs, et il est plus que douteux qu'ils en fussent les inventeurs. Depuis ce temps, les différentes sectes n'ont pas cessé de se le prêter comme arme de guerre. On en a fait usage contre les ophites, contre les carpo-cratens, contre les disciples de Manichée, contre bien d'autres; les musulmans s'en escriment contre les nos-sayrys et, on le voit, contre les bâbys. Ainsi généralisé, cet argument perd un peu de sa valeur, et d'après ce qu'on vient de lire des prescriptions de l'Altesse Sublime, il paraît qu'il faut ici le considérer comme une simple injure.

Malgré ses précautions de prudence quant aux rapports entre les sexes, le Bâb veut que la sociabilité existe à un degré suprême et il y convie les femmes. Chaque jour, un fidèle doit recevoir des hôtes à sa table, et il les doit avoir nombreux dans la proportion de sa fortune et dans un rapport mystique avec le grand nombre dix-neuf. Les femmes sont admises à ces repas.

Le Bâb témoigne pour elles une sollicitude, une attention constantes. Sachant combien elles attachent de prix aux pratiques religieuses et sont passionnées pour les pèlerinages, il ne veut pas les leur interdire absolument, mais il marque, autant qu'il peut, que c'est par pure condes-

condance; encore veut-il qu'il n'en puisse résulter aucune fatigue, aucun danger pour leur santé; s'il devait en être autrement, il s'y oppose. A peine leur recommande-t-il la prière, et il la leur fait, autant que possible, douce et aisée. Voici, par exemple, ce qu'il dit sur les pratiques pieuses :

« Si vous voulez empêcher que les femmes ne se fassent du chagrin, ne leur refusez pas ce qu'elles désirent quant au fait d'aller en pèlerinage, pourvu qu'elles n'aient pas à essuyer trop de fatigues dans le chemin, et lorsqu'elles sont domiciliées sur le territoire du sanctuaire... Si elles désirent l'amour de leurs maris, de leurs enfants, cela vaut mieux pour elles, et qu'elles ne s'occupent pas de ce qui pourrait leur donner du souci. En vérité, vous, femmes, vous avez été créées pour vous-mêmes et pour vos enfants; donc, vous n'êtes pas maîtresses de faire des voyages, et certes, rendez grâce à Dieu pour ce dont il vous a dispensées, et Dieu est le savant, le sage! »

Ailleurs, en parlant de la fiancée, il dit aux fidèles, en leur recommandant de lui prodiguer les parures et tout ce qui peut lui causer de la joie et augmenter sa beauté :

« Ornez votre ornement! glorifiez votre gloire! »

La même affection qu'il porte aux femmes, il la répand sur les enfants. Dans sa prison, il se rappela les douleurs de son plus jeune âge quand, obligé d'aller à l'école, il avait souffert des mauvais traitements de son maître, C'est pourquoi il a mis le nom de ce maître, avec un reproche détourné, dans ce passage de l'Exposition, où il fait parler ainsi un petit écolier :

« En vérité, ô Mohammed, ô mon maître, ne me frappe pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'âge de cinq ans, et si même il ne s'en fallait que d'un clin d'œil que j'eusse

atteint cette limite. Assurément, mon cœur est délicat et faible. Et cet âge de cinq ans une fois accompli, donne-moi de l'éducation, et ne me fais pas outrepasser les bornes de ce qui est convenable, et si tu veux me frapper, ne me donne pas plus de cinq coups, et ne me bats pas sur la chair sans qu'il y ait, entre elle et le bâton ou la main, une couverture. — En vérité, si tu enfrens le droit à cet égard, ta femme t'est interdite pour quatre-vingt-dix jours, et si tu n'as pas de femme, tu donneras à celui que tu auras frappé 90 miskals d'or. Si tu veux être au nombre des fidèles, ne frappe jamais que très doucement, et, lorsque tu apprends à lire aux enfants, toi et eux, soyez également assis sur un siège, banc ou fauteuil. En vérité, le temps qu'ils passent à étudier n'est pas compté dans leur vie et, certes, permets-leur tout ce qui peut les rendre heureux : les rires, le jeu. »

On aperçoit dans ce passage et dans un autre encore un ressouvenir amplifié sans doute, mais cependant reconnaissable de l'Évangile. Le fait ne me paraît pas contestable. Je crois voir aussi une influence pieuse, une idée d'imitation dans la prescription plusieurs fois renouvelée de s'asseoir sur des fauteuils, sur des chaises, contrairement à l'usage du pays, qui est de s'asseoir à terre. Enfin, je remarque encore une grande nouveauté, qui ne peut provenir cette fois que de la même source : le Bâb recommande à ses sectateurs de se raser la barbe et de porter le visage tout à fait imberbe. C'est la première fois, ce me semble, qu'une pareille prescription a eu lieu en Orient.

Il paraîtrait, toutefois, que si le Révélateur a approuvé et accepté quelques-unes de nos idées et de nos coutumes, son intention bien arrêtée a été de s'en

tenir là, et de ne pas pousser plus loin les emprunts ni même les rapports. On a vu qu'il défendait strictement de rien lire que les livres de la religion, et de s'occuper d'aucune autre branche de connaissances que celles dont la foi est l'origine; de même, il interdit les voyages. Il ne veut pas que l'on quitte son pays, ni surtout sa famille.

Je viens de présenter rapidement les prescriptions caractéristiques du code nouveau, on trouvera le reste et les détails dans le livre intitulé « Exposition. » C'est un objet d'étonnement pour tout esprit qui n'est pas accoutumé à la nature particulière des intelligences orientales, que de voir à quelles minuties le législateur religieux s'y est cru obligé de descendre; mais rien ne saurait nous surprendre plus que le dédain manifeste avec lequel il traite ce qui est gouvernement proprement dit. Il n'entre à ce sujet dans aucune considération sérieuse: évidemment, une telle matière ne lui paraît pas valoir la peine de s'y arrêter. Il considère toute administration humaine comme constituant un mal plus ou moins nécessaire, et, désespérant de l'améliorer, il ne s'en occupe pas.

Une telle façon de sentir, d'apprécier les choses de la vie, est un signe auquel on peut reconnaître sûrement les sociétés vieilles. On le rencontre dans toute l'Asie, à une époque déjà bien ancienne; la Rome impériale suggère une semblable disposition de pensée à ses philosophes et à ses poètes, et de nos jours, nous voyons en Europe ce qui s'appelle « les partis avancés, les gens du progrès » penser à peu près la même chose, et le dire. C'est là leur motif principal d'admiration pour les États-Unis d'Amérique, où le gouvernement, systématiquement

méprisé et abandonné par l'indifférence de l'esprit public aux médiocrités qui le veulent prendre, vaut à peu près le sentiment qu'il inspire.

Au rebours des sociétés jeunes et vivaces, où nul homme ne conçoit un plus bel emploi de sa fortune ou de ses talents, de son influence ou de sa bravoure, que de l'employer à la chose publique, où l'opinion commune ne découvre de gloire véritable que chez les guerriers et les hommes d'État, les babies, raisonnant comme les économistes européens, imaginent une organisation politique disposée de manière à donner à l'homme la plus grande somme possible de tranquillité, de sécurité et de bien-être; chez eux, l'habit est oriental, mais la pensée ne diffère pas essentiellement au fond de celle des hommes nouveaux de nos pays. Les uns et les autres imaginent une humanité éclairée, douce, riche, productrice, sociable, heureuse, ne se battant pas, et, ce qui est la partie du problème que la pratique seule pourra résoudre ou ne pas résoudre, n'étant pas un jour, à la fin, bien battue. Le rôle que les babies font jouer dans tout cela à l'intervention du Dieu qui vit au fond de la conscience de chaque fidèle, c'est le même que celui prêté par M. Proudhon à ce qu'il appelle la Justice, et en analysant de près les deux conceptions, peut-être les trouverait-on plus étroitement parentes qu'il ne semble. De cela je conclurai qu'en fait d'idées dissolvantes, le babyisme peut servir de preuve que les Orientaux ne sont pas en arrière de nous. Si le babyisme est une utopie, des utopies semblables existent également chez les sectes philanthropiques d'Angleterre, d'Allemagne et de France; s'il est susceptible de recevoir une réalisation, les utopies européennes pourront également, sous une forme ou sous une autre, faire subir

quelque jour à une portion quelconque de nos sociétés les effets de leur expérimentation.

Je ne vois pas pourquoi le fait n'aurait pas lieu ; car ce n'est pas prouver l'impossibilité de la mise à l'essai d'un système, que de le déclarer déraisonnable ou nuisible. Peu de systèmes auront l'honneur d'être plus répugnants à l'intelligence et à la morale que celui qui a régné de 1791 à 1795, et cela fait quatre ans. Je serais donc porté à croire que telle ou telle partie du bábysme qui semble peu applicable ne saurait cependant empêcher un jour ou l'autre l'ensemble de cette conception de triompher et de s'introniser dans l'Asie Centrale. On le peut supposer d'autant plus aisément que, d'une part, les partisans de cette religion font constamment des prosélytes, et, de l'autre, le dogme n'étant pas immuable et se prêtant singulièrement bien aux modifications que peuvent réclamer les circonstances, on doit admettre qu'en cas de besoin, l'Altesse Éternelle et ses assesseurs, ou leurs successeurs auraient le droit de transformer tel principe jugé nuisible ou dangereux. J'avoue même que, si je voyais en Europe une secte d'une nature analogue au bábysme se présenter avec des avantages tels que les siens, foi aveugle, enthousiasme extrême, courage et dévouement éprouvés, respect inspiré aux indifférents, terreur profonde inspirée aux adversaires, et de plus, comme je l'ai dit, un prosélytisme qui ne s'arrête pas, et dont les succès sont constants dans toutes les classes de la société ; si je voyais, dis-je, tout cela exister en Europe, je n'hésiterais pas à prédire que, dans un temps donné, la puissance et le sceptre appartiendront de toute nécessité aux possesseurs de ces grands avantages.

Mais les bábys ne sont pas en Europe, et ils sont ex-

posés à une cause de paralysie extrêmement puissante dans les régions asiatiques. Il se peut faire que l'Altesse Éternelle et son conseil, que tous les fidèles ensemble, heureux de la seule contemplation religieuse, oublient complètement l'application de leur idée, et ne la jugent pas indispensable. Déjà ils distinguent deux états, deux situations dans leur histoire idéale : l'une, c'est la période de « la Manifestation ; » ils y sont aujourd'hui ; l'autre sera le règne de « l'Explosion. » Viendra-t-elle cette explosion, ou bien sera-t-elle toujours prédite par des hommes heureux d'y penser, heureux de s'en représenter les joies, les possédant dans leurs méditations, et par cela même moins pressés de se heurter contre les difficultés de fait à travers lesquelles il leur faudrait cependant passer ? Sans doute, les bábys ont donné de grandes preuves d'énergie, d'audace et de volonté effectives, mais les donneront-ils encore ? On voit, en Orient, les juifs pleurer des larmes sincères en parlant de Jérusalem et du rétablissement de Juda, mais, pas un seul de ces personnages attendris n'irait jusqu'au bout de la rue pour voir et embrasser la réalité de la Porte-Sainte. Il leur suffit de se la figurer, et je n'ai pas toutes les raisons du monde pour être convaincu que les bábys ne finiront pas par se contenter du même bonheur que ces juifs-là.

Dans cette hypothèse, d'ailleurs incertaine et seulement plausible, la religion pour laquelle viennent de souffrir tant de martyrs se rangerait paisiblement aux côtés de tant d'autres opinions théologiques ou philosophiques qui, après avoir débuté par faire un grand tapage, sont devenues les plus accommodantes du monde. Nous avons vu chez nous, dans ce genre, les anabaptistes. La flamme, le massacre leur étaient des moyens trop doux,

et chacun de leurs pas faisait vaciller sur leurs bases les églises et les châteaux. Aujourd'hui, les anabaptistes boivent du lait, et, pourvu qu'ils ne portent pas de boutons, leurs vœux sont comblés. Il est possible que les bâbys finissent de même. Cependant je me défie, d'une part, de la débilité des pouvoirs persans, et d'autre part, de l'incontestable activité actuelle des novateurs.

CHAPITRE XIII

LE THÉÂTRE EN PERSE

Ainsi, l'esprit persan moderne, dans sa plus haute manifestation, vient d'aboutir de nos jours, hier même, à l'invention, à la fondation d'une religion nouvelle. Des principes très nouveaux, ou du moins renouvelés d'une antiquité lointaine et bien voilée dans ces régions, ont apparu. Des quantités considérables de fidèles accourent vers eux. Est-ce un signe de vigueur, est-ce un signe de faiblesse dans l'intelligence d'une race, qu'une pareille levée de boucliers et les circonstances accessoires qui l'accompagnent? Je le laisse à décider. Si c'est un signe de faiblesse, il en faudra dire autant de toutes les époques où se sont décidés les grands retours de l'humanité et leur attribuer un degré tout particulier d'humiliation, proposition qui paraît un peu contestable. Si c'est un signe de force, que faut-il penser de nous, en qui tous les éléments de cette force, et particulièrement ce qui en est l'âme, la susception du surnaturel, disparaissent de plus en plus? Je ne pense pas qu'on puisse alléguer ici que le bábysme n'est qu'une superstition vulgaire. Ou je me trompe fort, ou ce nouveau culte n'encourt pas un pareil

reproche ; il n'a rien de commun avec les tentatives grossières de ces illuminés à la douzaine qui se rencontrent partout, même en Europe, et qui, en Asie, ne manquent presque jamais de se produire comme les rédempteurs annoncés par le Koran, sous le nom de l'Imam Mehdy, plus ou moins convaincus, plus ou moins exaltés, plus ou moins habiles, mais peu inventifs et ne sortant pas du texte mahométan, qui, exploité par eux, leur donne leur raison d'être. Non, bien évidemment, le bābysme n'a rien à faire avec ces pauvretés. Il donne matière à étude et n'indique rien moins qu'une intelligence vulgaire chez ses fondateurs.

Mais, quelle que soit la valeur intrinsèque de l'effort qui donne lieu à cette inauguration d'une foi nouvelle, l'esprit persan ne s'y épuise pas. Il lui est resté de la vigueur disponible pour d'autres enfantements, parmi lesquels je n'hésite pas à citer en première ligne la création d'un théâtre complet, qui s'opère de nos jours. Au premier abord, il peut paraître singulier, et jusqu'à un certain point malséant, de comparer deux productions aussi disparates et assurément disproportionnées entre elles. Je pourrais m'excuser en faisant remarquer que ce théâtre, dans son état actuel, est lui-même une œuvre toute religieuse et qui ne laisse pas que d'avoir aussi la portée d'une innovation dogmatique, agissant tout autant sur le dogme que le peuvent faire les théories les plus directement théologiques ; mais, bien que ces allégations soient exactes, je préfère puiser la raison du rapprochement que j'établis dans la nature même des choses. En effet, l'invention d'une religion qui n'est pas la mienne, et que je ne saurais accepter, tout en m'y intéressant, ne peut être à mes yeux autre chose qu'une production intel-

lectuelle, et la création d'un théâtre en est une autre, d'une importance inférieure sans doute, mais qui ne laisse pas, dans des circonstances particulières, de mériter une place considérable parmi les éléments moraux d'une société. Il est des cas où il n'en est pas ainsi sans doute. Le théâtre à Rome n'a joué que le rôle assez mesquin d'un dilettantisme ; il n'a jamais possédé l'influence ni acquis la faveur des combats de gladiateurs. Notre théâtre moderne n'est qu'un passe-temps de désœuvrés ou une fantaisie de beaux esprits. Les masses ne s'y intéressent pas fortement, et n'y trouvent la satisfaction d'aucun instinct supérieur. On peut croire que dans l'Inde il en a été à peu près de même, et que les chefs-d'œuvre de Kalidâsa et de ses émules n'ont jamais servi à autre chose qu'à distraire des rois et à amuser des poètes. Mais en Grèce, il n'en fut pas ainsi.

Soit que la foule athénienne se précipitât en tumulte sur les traces et autour des roues du chariot de Thespis, soit que, plus tard, rassemblée dans un religieux silence sur les marches du théâtre de Bacchus, elle assistât aux tragédies d'Eschyle, il faut convenir que les représentations dramatiques furent chez elle et pour elle un grand fait, une manifestation des plus élevées de sa vie. Tant que la république fut libre et florissante, les ouvrages dramatiques, dans tous les genres, durent préoccuper les pontifes et les hommes d'État ; car l'action qu'ils exerçaient sur le peuple était puissante et profonde. Les effets produits n'allèrent à rien moins qu'à des révolutions. La tragédie peut être avec raison suspectée d'avoir modifié, changé plus d'un dogme ; la comédie poursuivait de la vindicte redoutée de son rire et pouvait accabler tel orateur qui ne paraissait à l'Agora que pour y triompher. C'est à

cette puissante espèce de théâtre qu'appartient la scène persane, et c'est pourquoi je n'ai pas dû me faire scrupule d'annoncer que j'allais en parler après la religion et la philosophie.

La scène persane n'a pas plus de soixante ans d'existence. Non seulement on ne la connaissait nullement sous les Sefewyèhs, aux belles époques de splendeur de la monarchie, mais c'était encore peu de chose au commencement de ce siècle. De même que, dans la première antiquité de la tragédie grecque, les chœurs étaient tout et les personnages du drame presque rien, et que, par la suite, les chœurs diminuant d'importance, en arrivèrent graduellement à se subordonner absolument aux récitateurs isolés, puis aux acteurs, de même le drame persan s'est greffé d'une manière d'abord presque imperceptible sur les cantiques récités dans les dix premiers jours du Moharrem, en l'honneur des martyrs de la famille d'Aly, et il est arrivé de nos jours à ce point qu'il en est déjà presque détaché. Dans peu d'années, il le sera tout à fait. Des gens qui ne sont pas encore très vieux se rappellent parfaitement avoir vu le temps où les *tazièhs* — c'est le nom donné à ces représentations — se bornaient à l'apparition de l'un ou de l'autre de ces personnages sacrés qui venaient pleurer leurs malheurs et leurs souffrances; peu à peu le nombre des acteurs s'est augmenté; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'idée soit arrivée à sa forme définitive. Il me semble que nous sommes très heureux de la trouver dans cette période, et de pouvoir observer sur le vif bien des points dont l'étude a pour nous un intérêt tout autrement vaste qu'il ne semblerait d'abord. C'est l'esprit de l'antiquité, c'est l'éternel esprit de l'humanité, c'est le travail de dé-

veloppement d'une des plus grandes formes de la pensée humaine que la Perse nous offre aujourd'hui l'opportunité d'examiner au plus fort de son opération.

Je dirai d'abord en peu de mots quelle est l'étoffe travaillée. Quant aux lecteurs insuffisamment renseignés et qui seraient plus particulièrement curieux de connaître dans le détail un des événements les plus pathétiques que l'histoire puisse offrir, il faut les renvoyer au beau récit de Gibbon.

Aly, cousin et gendre du Prophète, fut une des natures les plus nobles, les plus chevaleresques, les plus dévouées, les plus pures et les plus malhabiles qui furent jamais. Ses partisans (ce n'était qu'un petit groupe) poussèrent l'admiration jusqu'à le considérer de son vivant comme un Dieu, et lui, en musulman fidèle, lutta avec générosité contre ces aveuglements. Mais ses ennemis, plus sages, furent aussi plus nombreux et d'un rare acharnement. Ils réussirent longtemps à l'exclure du rang suprême, que tout lui donnait le droit d'occuper. Enfin, après Abou-Bekr, Omar et Osman, il y parvint; mais, impuissant à maîtriser les éléments, trop forts pour sa main, qui s'agitaient sous la couverture de l'Islam, il périt assassiné dans la mosquée de Koufa. Yézyd s'empara du pouvoir. L'un des deux fils que laissait Aly, Housseïn, avait épousé la dernière fille du roi Sassanide Yezdedjerd, et vivait à Médine avec son frère Hassan, sa sœur Zeynèb, les enfants de ce frère et de cette sœur, tout ce qui restait en somme du sang du Prophète.

A la mort d'Aly, Housseïn, qui avait hérité de l'irrésolution de son père et de son désintéressement pieux, ne laissa pas, cependant, que d'être sensible aux encouragements de ses amis. On lui représenta comme un devoir

de prétendre au khalifat ; on le circonvit de respects, d'éloges, de reproches, et il se laissa persuader d'entrer dans une sorte de conspiration qui n'attendait pour éclater qu'un moment favorable.

On crut l'avoir trouvé bientôt. Les habitants de Koufa, honteux et repentants du crime sacrilège qui s'était consommé dans leur mosquée sur la personne vénérée d'Aly, firent dire à son fils que s'il voulait se rendre parmi eux, ils le proclameraient khalife et le soutiendraient jusqu'à la mort contre les troupes syriennes de Yézyd. Housseïn était à Médine. Il eut le tort de croire trop légèrement à ces protestations, et malgré son goût pour le repos, il prit congé de son frère Hassan et s'achemina avec toute sa famille, que le langage religieux appelle les *Gens de la Tente*, vers Koufa. Yézyd prit des mesures rapides, lança une nombreuse cavalerie à la poursuite de son rival, s'assura, sans perdre de temps, de la ville de Koufa, qui, dans l'angoisse de la peur, rompit la foi jurée, et les Gens de la Tente, au nombre d'environ quatre-vingts, se virent soudainement entourés par des forces irrésistibles, à une petite distance du Tigre, au sein du désert, au milieu des sables. Ils eurent à peine le temps de s'entourer d'une sorte de fossé qui ne pouvait guère arrêter leurs ennemis. Ce désert, c'était la plaine de Kerbela, demeurée si fameuse dans les souvenirs des Shyytes et que leurs pèlerins vont encore arroser de leurs larmes.

Si Housseïn, comme son père, était peu réfléchi et indécis, comme son père aussi il était intrépide dans l'action, il avait cette fierté qui mène les grandes âmes à la mort. De leur côté, les agresseurs, les généraux de Yézyd, étaient embarrassés sur ce qu'ils devaient faire. Il ne leur semblait pas chose toute simple d'égorger la famille du

Prophète ; ils craignaient leurs soldats, ils craignaient l'avenir. Le crime était un peu trop odieux. Hésitant, ils se bornèrent donc pendant quelques jours à cerner les proscrits, et ils essayèrent de parlementer avec eux. Mais Housseïn, fier de son rang et de sa naissance, fort de son droit, demeura inflexible dans ses prétentions. D'autre part, les ordres du khalife étaient pressants et sanguinaires. Pour tout accorder, les chefs resserrèrent de plus en plus l'investissement des tentes, et refusèrent d'en laisser sortir personne. Ils témoignaient un respect demi-senti, demi-hypocrite aux Imams et retardaient la catastrophe.

Dans ces malheureuses tentes, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes. L'eau vint bientôt à manquer : la chaleur était dévorante, le désespoir à son comble. L'Imam Abbas, beau jeune homme, frère du père de Housseïn, vit les petites filles venir à lui et jeter à ses pieds une outre vide ; elles pleuraient de souffrance. Il se leva, monta à cheval et voulut avec l'outre aller au fleuve. On le repoussa ; il tenta, le sabre à la main, de se frayer un passage ; un Arabe lui abattit la main droite. Il prit l'outre dans ses dents, son sabre de la main gauche, et se rejeta dans la mêlée : on lui abattit l'autre main. Il tomba et fut massacré. Ce fut le commencement. Aly-Ekbèr, un enfant, s'échappa des bras de sa mère et courut vers le fleuve. Haché de coups de sabres, percé de flèches, il expirait quand l'Imam Housseïn sortit impétueusement du camp ; la foule eut peur à son aspect ; il saisit son neveu et le rapporta pour le voir expirer au milieu des siens. Tous, l'un après l'autre, périrent ainsi, avec les circonstances les plus tragiques et les plus émouvantes : Housseïn et les femmes furent arrêtés, on les

est sacrée ; s'il restait froid, ce ne serait pas un homme, car il se montrerait insensible à la cruauté et à l'injustice ; ce ne serait pas un musulman, car il mépriserait la famille du Prophète ; ce ne serait pas un Persan, car il ne sentirait pas ce qu'a souffert celui qui est la personnification de son pays, ce qu'a souffert son pays lui-même.

Et cependant les chefs de la religion, les grands moudj-teheds, n'approuvent en aucune manière la nouveauté dont je fais ici l'analyse. La raison en est transparente : c'est que pour créer l'ensemble grandiose qui vient d'être décrit, l'imagination populaire s'est beaucoup écartée de la réalité historique. Il est clair que Housseïn, non plus que son père, n'avait, en fait, rien à démêler avec la Perse, et que la princesse fille de Yezdedjerd, devenue musulmane, était devenue Arabe. La haine pour la nation à laquelle appartenait Mohammed a d'ailleurs une forte odeur d'hétérodoxie, et c'est, en effet, à le bien prendre, une protestation qui atteint l'islamisme lui-même. Enfin il y a, dans l'organisation matérielle des représentations, plus d'une chose qui ne choque pas moins directement l'esprit et la lettre du Koran.

Mais la passion publique passe hardiment par-dessus ce blâme, et quoi qu'en puissent dire les moulas, non seulement on ne vit, dans les dix premiers jours du Moharrem, que pour les tazyèhs, mais encore l'usage s'établit de plus en plus d'en représenter dans le cours de l'année comme œuvre pie. Si quelqu'un est malade, on en fait jouer un ; si quelqu'un désire fortement une chose, il fait un vœu qui aboutit encore à un tazyèh. Souvent même, par simple effusion directe, un tazyèh, payé par un particulier, rassemble toute la population d'un quartier, d'un bourg ou d'un village. Les savants ont beau

est sacrée ; s'il restait froid, ce ne serait pas un homme, car il se montrerait insensible à la cruauté et à l'injustice ; ce ne serait pas un musulman, car il mépriserait la famille du Prophète ; ce ne serait pas un Persan, car il ne sentirait pas ce qu'a souffert celui qui est la personnification de son pays, ce qu'a souffert son pays lui-même.

Et cependant les chefs de la religion, les grands moudj-teheds, n'approuvent en aucune manière la nouveauté dont je fais ici l'analyse. La raison en est transparente : c'est que pour créer l'ensemble grandiose qui vient d'être décrit, l'imagination populaire s'est beaucoup écartée de la réalité historique. Il est clair que Housseïn, non plus que son père, n'avait, en fait, rien à démêler avec la Perse, et que la princesse fille de Yezdedjerd, devenue musulmane, était devenue Arabe. La haine pour la nation à laquelle appartenait Mohammed a d'ailleurs une forte odeur d'hétérodoxie, et c'est, en effet, à le bien prendre, une protestation qui atteint l'islamisme lui-même. Enfin il y a, dans l'organisation matérielle des représentations, plus d'une chose qui ne choque pas moins directement l'esprit et la lettre du Koran.

Mais la passion publique passe hardiment par-dessus ce blâme, et quoi qu'en puissent dire les moulas, non seulement on ne vit, dans les dix premiers jours du Moharrem, que pour les tazyèhs, mais encore l'usage s'établit de plus en plus d'en représenter dans le cours de l'année comme œuvre pie. Si quelqu'un est malade, on en fait jouer un ; si quelqu'un désire fortement une chose, il fait un vœu qui aboutit encore à un tazyèh. Souvent même, par simple effusion directe, un tazyèh, payé par un particulier, rassemble toute la population d'un quartier, d'un bourg ou d'un village. Les savants ont beau

protester et s'abstenir d'assister aux représentations, la passion populaire suit imperturbablement son cours. Les tazyèhs composent déjà une littérature considérable. Il s'en faut de beaucoup que, sur le même sujet, on donne toujours la même pièce. La façon de présenter le même fait varie, d'une année à l'autre, du tout au tout. Il arrive aussi que lorsqu'une pièce renferme deux, trois ou plusieurs morceaux qui ont produit une impression plus vive que le reste, on ne garde que ces morceaux, et on les transporte indéfiniment au milieu d'un autre contexte. De cette façon, il arrive que tel tazyèh en grande réputation, loin d'être l'œuvre d'un seul auteur, est le résultat d'un nombre considérable de remaniements qui, perdant peu à peu les parties les moins estimées, pour n'avoir plus guère que celles qui le sont davantage, arrivent ainsi à une sorte de perfection indiquée par l'assentiment public.

On peut déjà apercevoir deux points par lesquels ce développement continu arrivera à dépasser le cercle hiératique où il a pris naissance et perdra, probablement, un jour son élément principal de grandeur, en acquérant toute la variété et la souplesse de formes d'un théâtre d'art. D'une part, on commence à sortir de la légende de Kerbela et à composer des pièces sur les aventures et la vie d'un assez grand nombre de saints. Jusqu'ici, il est vrai, les compositions de ce genre excitent moins d'intérêt que celles qui ont trait aux Alydes; mais voici qui est plus sérieux, parce que le public y prend manifestement goût et que cela répond à des préoccupations générales : l'usage s'introduit de faire précéder les pièces proprement dites de prologues qui tendent à les égaler en longueur et en importance. Ces prologues sont de la nature

la plus diverse et embrassent l'universalité des sujets. En voici deux qui m'ont paru fort goûtés.

L'émyr Teymour, que nous appelons Tamerlan, paraît sur la scène et confie à son vizir son intention de conquérir le monde. Le vizir admire une si grande pensée, fait l'éloge de la magnanimité de son maître, et, plein d'espérance dans le résultat, l'engage à se mettre à l'œuvre le plus tôt possible. L'émyr Teymour et le vizir montent donc à cheval et se placent à la tête de l'armée. Ici a lieu un déploiement de spectacle aussi pompeux que le permettent les ressources de la localité où se donne le tazyèh. Bientôt l'émyr Teymour, vainqueur des nations, arrive en Syrie. Le gouverneur s'empresse de venir le saluer et lui apporte les clefs de Damas. Mais ce gouverneur est un descendant de Shemr, l'assassin des Imams. On en instruit l'émyr Teymour, qui, plein d'horreur pour les crimes qu'on lui rappelle, apostrophe vivement le gouverneur, lui reproche l'infamie de son ancêtre et le profit qu'il en tire, puisqu'il ne doit son rang qu'au sang innocent, cruellement répandu à Kerbela, et à l'oppression de la Perse. Après l'avoir traité comme il le mérite, il se fait amener la fille issue du sang de Shemr, et la voyant, ainsi que son père, vêtue d'habits superbes, il lui détaille toutes les souffrances, toutes les humiliations, toute la misère accumulées par Shemr et ses associés sur les saintes femmes des Gens de la Tente, et il conclut en ordonnant de dépouiller, de battre et de chasser la race coupable, ce qui a lieu aussitôt. Mais tout ce que Tamerlan vient de dire a évoqué chez lui des souvenirs et des images si tristes, qu'il ne peut trouver ni repos, ni consolation : il pleure, il gémit, il interpelle son vizir sur la mémoire des Imams, et celui-ci lui déclare que le seul

moyen d'apaiser sa douleur, c'est d'assister à un tazyèh. Le conquérant y consent aussitôt et le tazyèh commence.

Un autre prologue est fourni par l'histoire de Joseph et de ses frères. La jalousie de ces derniers, la candeur du patriarche, l'amour que Jacob porte à l'enfant qui n'a plus de mère, la scène du désert, où les frères envieux battent et dépouillent leur frère et le foulent aux pieds, la protection que Ruben lui accorde, enfin, sa descente dans le puits et la présentation de sa robe mensongère au vieux Jacob, tout ce récit est rapporté d'une façon qui ne laisse pas que d'être fort touchante. Le vieillard reste seul à pleurer et à se plaindre. Alors, l'ange Gabriel lui apparaît de la part de Dieu, et lui reprochant son peu de courage, il lui remontre que d'autres pères et d'autres enfants auront des malheurs plus affreux encore, et que, tout saint qu'il soit, il ne doit pas s'étonner de souffrir ce que Aly, Housseïn et sa fille souffriront, et au centuple. Jacob montre quelque incrédulité, il doute qu'un cœur puisse être plus martyrisé que le sien. Alors Gabriel, pour le convaincre, lui dit que, devant le cours du temps, les anges vont jouer pour lui un tazyèh, ce qui a lieu en effet.

On voit combien est faible le lien qui unit ces prologues à la pièce véritable. Cependant, je le répète, ils excitent un très vif intérêt, et il n'est pas mal aisé de démêler que cet intérêt s'attache surtout à ceci, que leur véritable sujet est tout à fait étranger à la légende d'Aly. L'esprit persan cherche ici la nouveauté et l'universalité des tableaux et des sensations. Il paraît donc vraisemblable que ces prologues se sépareront un jour du tazyèh et constitueront une branche particulière de représentations scéniques qui, empruntant de toute main, fini-

ront par toucher aussi à tout et embrasseront dans leur domaine tous les pays, tous les temps et toutes les natures d'idées. La curiosité y gagnera, peut-être aussi l'art proprement dit, mais assurément la grandeur, la profondeur et l'émotion y perdront beaucoup, même tout. Heureusement cette décadence est peut-être loin encore, et il est permis de croire, sans s'exagérer trop les choses, que le tazyèh proprement dit n'a pas, de son côté, atteint son apogée.

Tel qu'il est aujourd'hui, il ne porte jamais aucun nom d'auteur, et, comme on l'a vu plus haut, rien de plus naturel, puisqu'il est le produit d'un travail collectif. Personne ne s'en inquiète. Les auteurs sont ou bien quelque petit moulla qui n'a pas la tentation de se vanter d'une œuvre dont le genre est peu estimé, ou plutôt l'un de ces Séyds Rouzèh-khâns dont j'aurai à parler tout à l'heure. Le plus souvent aussi les acteurs arrangent arbitrairement la pièce qu'ils vont jouer. S'ils ont peu de temps pour la représentation, que leurs moments soient comptés, qu'il faille se hâter, ils sacrifient sans scrupule des rôles entiers, ou des scènes, ou des tirades. Quand il leur manque du personnel, ils en font de même. Ont-ils, au contraire, leurs coudées franches, et les circonstances les portent-elles à allonger la récitation, ils font entrer dans un tazyèh certaines parties d'un autre et les y accommodent de leur mieux. C'est ainsi que, dans les opéras italiens, on intercale à l'occasion tel morceau d'une pièce et d'un maître différents. Il est certains tazyèhs que les acteurs affectionnent et cherchent à faire affectionner au public; par exemple, celui qui est intitulé : « Les Noces de Kassem. » C'est, en effet, un des plus dramatiques et des plus émouvants. Il con-

tient des parties d'une beauté réelle, et je ne serais pas étonné qu'il restât un jour comme un des monuments du genre. Les acteurs prennent soin de l'embellir constamment, pour le faire redemander par le public, et ce soin est dû à cette circonstance que les présents de noces qui figurent dans la pièce sont donnés par des personnes pieuses et leur restent. Il y a en littérature certaines sources du beau dont la critique ne s'aperçoit pas toujours.

Les acteurs sont constitués en troupes, sous la conduite d'un directeur. En général, ils sont Ispahanys, car le peuple d'Ispahan est naturellement beau diseur, et son dialecte, qui a passé longtemps pour un des plus agréables de la Perse, se prête bien à l'emphase de la déclamation et du chant. Le directeur exerce une autorité assez grande. Il ne quitte pas un instant la scène; il veille à tout, surveille tout, prend part à tout, soutient ses élèves. Hors du théâtre, il leur apprend à chanter, à déclamer, à se tenir en scène, à réciter leurs rôles. On ne regarde pas comme essentiel que les acteurs n'aient pas leur rôle à la main; cependant, c'est un mérite apprécié que de savoir réciter de mémoire; un assez petit nombre le peuvent faire et sont estimés au-dessus des autres. Les troupes se composent d'hommes et d'enfants. Les premiers font les rôles de personnages adultes et de vieilles femmes, de prophètes et d'anges : dans ces trois derniers cas, l'usage, les convenances, la loi religieuse facilitent l'illusion et ne leur imposent pas le sacrifice de leurs barbes, puisqu'il faut qu'ils soient voilés. Les enfants ont en partage les rôles si importants d'Aly-Ekbèr, de Kassem, de Zeyd-Alabeddin, et aussi ceux de Sekynèh et de Zobeydèh. Une des grandes sources de

l'émotion dramatique dans les tazyèhs, c'est que ce sont surtout des enfants qui sont victimes. Aussi les compositeurs leur ont-ils généralement confié les rôles les plus longs. Un bon chanteur gagne plus que tous les autres membres de la troupe, car les profits sont partagés au prorata du talent. Il y a tel garçon de quatorze à quinze ans dont la voix est particulièrement chère au public et qui jouit d'une réputation considérable, dont les gains s'élèvent pendant les dix jours du Moharrem à 250 ou 300 tomans, c'est-à-dire de 2,900 à 3,480 francs, ce qui est considéré comme un très beau résultat. Quand un jeune acteur est dans cette brillante position, on s'en aperçoit assez hors de la scène. Il se tient fièrement comme un homme, il s'habille d'une manière confortable et grave, son djubbèh est de drap d'Europe, son koulah de peau d'agneau fine. Il a un domestique qui lui amène son âne, et il tient à ce que cette monture soit convenablement harnachée, avec grand renfort de pompons de laine ou de soie aux couleurs variées, relevés par des plaques de cuivre brillantes comme de l'or fin. Le jeune artiste s'avance dans les rues d'un pas aussi majestueux que sa petite taille et sa figure enfantine peuvent le lui permettre, et traverse noblement la foule des enfants de son âge, pétrifiés d'admiration à son aspect. Avec son directeur et ses camarades, il a des caprices, il pleure, refuse de jouer, veut être toujours adulé, bat les plus petits, auxquels on donne toujours tort. Si un accident lui fait perdre sa voix, il expie de reste toutes ses prépotences. En attendant, c'est, comme le dit l'argot de nos journaux, une étoile, et on lui rend hommage.

Le beau bénéfice qu'un acteur en vogue et sa troupe peuvent faire dans les dix premiers jours du Moharrem

n'est pas du reste obtenu sans labeur. Les représentations dans les différents tekyèhs ou théâtres d'une grande ville commencent vers cinq heures du matin. Il est rare qu'une même troupe n'ait pas au moins sept ou huit représentations à donner par jour. A la fin de la décade sacrée, les acteurs sont littéralement à bout de forces. La nuit même, ils ne la passent guère à dormir : ou ils courent la ville pour faire comme tout le monde, et s'égosillent encore avec les dévots, ou bien ils s'enivrent, et souvent réunissent les deux genres de fatigues. Aussi le Moharrem, plus encore que le Ramazan, est-il une époque où les rues des villes persanes regorgent de physiologies dévastées. Hors de ce mois, les acteurs ne peuvent plus compter que sur des gains accidentels; cependant, ceux-ci encore assez fréquents bien qu'irréguliers, suffisent à les entretenir dans une position considérée comme très enviable.

Les acteurs vivent dans des relations constantes et étroites avec les Séyds Rouzèh-khâns, dont il a été question tout à l'heure. Ces Séyds sont des descendants du Prophète dont la généalogie demande à ne pas être regardée de bien près. Ils n'occupent pas une place éminente dans la cléricature; c'est plutôt une sorte d'église libre ou interlope. Les grands moullas les dédaignent; les savants les traitent légèrement; mais le peuple en fait cas; ils vivent avec lui, et il leur témoigne de la déférence. Ils vont toujours par groupes de plusieurs. Leur tâche est de faire des sermons dans les tekyèhs, où ils exaltent les mérites et les souffrances des martyrs. Ce que les acteurs jouent, ils le récitent avec des inflexions de voix, une pantomime, des pleurs qui soulèvent l'émotion de l'auditoire. Ce sont eux, en réalité, qui ont donné naissance

aux tazyèhs, qui en ont fourni l'idée première. Comme on le voit, ils sont restés attachés à l'enfance de leur œuvre. Ils prêchent constamment au peuple les mérites de l'assistance aux tragédies sacrées; ils en détaillent avec complaisance les innombrables effets pour le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Pendant les nuits du Moharrem, ils se succèdent dans les chaires des tekyèhs, parlant de leur illustre aïeul, le Prophète, ou en son nom, tantôt chantant, tantôt déclamant. Aux autres époques de l'année, les personnes pieuses font venir chez elles des Séyds Rouzèh-khâns pour dire la prière d'une manière plus solennelle, et invitent alors parents et amis. On peut avoir ces Séyds sans les acteurs, sans le tazyèh, mais on ne saurait pas avoir celui-ci sans eux.

Leurs fonctions exigent une belle voix et autant que possible de la dignité dans la tenue, de la prestance, un costume digne, et surtout de l'éloquence. Quand ils réunissent toutes ces qualités à un degré un peu apparent, ils exercent une action certaine sur le peuple; ils l'émeuvent, savent le manier, et pourraient dans certains cas être utiles ou dangereux. Je ne saurais perdre le souvenir de certaines prières auxquelles j'ai assisté le soir sur la place d'un village. Des mashhals enflammés — espèce de torches formées de résine qui brûle dans des récipients de fer — jetaient leur éclat sombre sur une foule de paysans et de derviches accroupis, tandis qu'un Séyd aux grandes manières appelait sur le roi, les grands, le peuple et moi-même la protection de Dieu, du Prophète et des Imams. Ses paroles étaient si solennelles, ses gestes si majestueux, sa voix si convaincue, l'auditoire si pénétré, que je ne me serais pas pardonné de ne pas l'être moi-même.

Avec les Séyds figurent encore, dans les tazyèhs, les confréries. Ce sont des hommes et des enfants qui, précédés d'un grand drapeau ou tout noir ou formé de châles et entouré de crêpes, avec des mashhals, quand il est nuit, entrent processionnellement dans les tekyèhs et en font le tour en chantant des cantiques. Il faut voir ces bandes, la nuit, traversant les rues à pas pressés et se rendant d'un tekyèh à un autre. Quelques enfants les précèdent en courant et en poussant d'une voix aiguë les cris : Ay Housseïn ! Ay Abbas ! Ils se placent devant les chaires où sont les Rouzèh-khâns et chantent en s'accompagnant d'une manière sans doute sauvage et bizarre, mais pleine d'effet ; elle consiste à se frapper la poitrine d'une façon toute particulière et qu'il faut expliquer.

Pendant les dix jours du Moharrem, la nation entière est en deuil. Le roi, les ministres, les employés sont vêtus de noir ou de gris. Presque tout le monde en fait de même. Mais le peuple ne se contente pas de cette douleur régulière. Il faut encore que la chemise, qui, chez les Persans, ne s'attache pas au milieu de la poitrine à la mode européenne et arabe, mais sur le côté droit, soit ouverte, et tombe de façon à laisser la peau à découvert. C'est une grande marque de chagrin, et l'on voit les muletiers, les soldats, les ferrashs, poignard au côté, bonnet sur l'oreille, circuler ainsi la chemise tombante et la poitrine nue. De leur main droite ils font une sorte de coquille et se frappent violemment et en mesure au-dessous de l'épaule gauche. Il en résulte un bruit sourd qui, lorsqu'il est produit par beaucoup de mains, s'entend à une très grande distance et produit un grand effet. Voilà comment les confréries accompagnent leurs chants, intermèdes obligés des tazyèhs. Tantôt les coups sont pe-

sants et espacés et semblent alourdir le rythme; tantôt ils sont pressés et rapides et excitent les assistants. Aussi les confréries ayant une fois commencé, il est rare que la presque totalité de l'auditoire, les femmes surtout, ne les imitent pas. Sur le signe du chef de la confrérie, tous les membres chantent et se frappent, et se mettent à sauter sur place en répétant : Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! pendant plus ou moins longtemps et d'une voix brève et saccadée.

Outre cette classe de confréries, il en est une autre, celle des berbérys. Une tradition rapporte qu'un homme de cette race se moqua un jour des Imams. C'est en expiation de ce crime que ses descendants figurent dans les tekyèhs. Ils ont avec eux une musique composée de tambourins de diverses grandeurs. Le haut de leur corps est absolument nu, la tête sans coiffure, les pieds sans souliers. Ce sont des hommes, quelquefois des vieillards et des enfants de douze à seize ans. Leur teint est extrêmement basané. Ils ressemblent aux Béloutjes et aux sujets des Afghans. Ils tiennent à la main des chaînes de fer et des aiguilles pointues. Quelques-uns d'entre eux ont des disques de bois, dont ils tiennent un de chaque main. Ils entrent processionnellement dans le tekyèh et entonnent, d'abord d'une voix assez lente, une litanie qui ne consiste que dans ces deux noms : Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! Les tambourins les accompagnent de coups de plus en plus rapides. Ceux d'entre eux qui tiennent les disques les entretouquent en mesure, et tous se mettent à danser. L'assistance accompagne en se frappant la poitrine de la manière qui a été décrite plus haut. Au bout de peu de temps, les berbérys commencent à se flageller de leurs

chaînes, d'abord doucement et avec une précaution visible ; puis ils s'animent et frappent plus fort ; ceux qui portent des aiguilles commencent à se piquer les bras et les joues ; le sang coule, la foule s'enivre et sanglote, l'exaltation monte, et lorsqu'elle s'élève trop, le chef de la troupe qui parcourt les rangs, en animant les faibles et en retenant le bras de ceux qui sont trop forcenés, fait subitement taire la musique et arrête tout. Il est difficile de ne pas être frappé d'une telle scène ; on ressent tout à la fois de la pitié, de la sympathie, de l'horreur. On voit quelquefois des berbéryys, au moment où la danse s'arrête, élever leurs bras entourés de chaînes vers le ciel, en s'écriant d'une voix si profonde et avec un regard si impérieux et si confiant : Ya Allah ! qu'on est frappé d'admiration, tant leur être est, pour ainsi dire, transfiguré.

Après les berbéryys il y a encore une troupe, celle-là, tout à fait savante dans son action. Elle est composée de danseurs très exercés qui forment un chœur. Ils sont vêtus uniformément de robes de kalemkar, ou coton imprimé à fleurs, ils ont des ceintures de soie et des bonnets de cachemire. Comme certains berbéryys, ils tiennent tous à la main des disques de bois, plats au-dessus, ronds au-dessous. Ils sont aussi accompagnés dans leurs exercices par les tambourins, les battements de poitrine, les chants de l'assistance qui répète un cantique où revient fréquemment, comme une sorte de refrain, le nom des Imams. Ces danseurs sautent d'un pied sur l'autre en mesure et avec un accord parfait qui fait la beauté de leur danse, mais qui en fait aussi la difficulté et demande beaucoup de pratique. Ils frappent leurs disques l'un contre l'autre, tantôt devant leurs poitrines comme des cymbales, tantôt derrière leurs têtes, et il en résulte des

attitudes qui se trouvent fréquemment sur les vases grecs. Du reste, il ne faut pas s'y tromper, tous ces chœurs que je viens de décrire : confréries dansant sur place, berbéry, corps de ballet, tout cela est l'héritage de la plus haute antiquité. Rien n'y est changé, ni la musique des tambourins, ni les battements de poitrine, ni les cantiques, ni les litanies. Les noms des divinités sont autres, voilà tout, et la Perse moderne entoure ses tazyèhs des mêmes cérémonies, des mêmes expiations, de la même pompe qui se voyaient jadis aux fêtes d'Adonis. Ce n'est pas un médiocre sujet de réflexion que de voir partout et toujours cette Asie si tenace dans ses résolutions, dans ses admirations, braver et traverser deux cultes aussi puissants que le Christianisme et l'Islam, pour conserver ou reprendre ses plus anciennes habitudes.

On comprend quelles émotions viennent ainsi se joindre à la puissance déjà si grande des représentations scéniques, les complétant et les passionnant encore davantage. On va voir tout à l'heure que toute la pompe extérieure possible, tout le faste théâtral imaginable, ajoutent encore la curiosité et le plaisir des yeux à ces causes déjà si puissantes d'émotion qui viennent d'être énumérées. Monté sur un tel pied, pourvu de tant de moyens d'action, le théâtre en Perse est traité comme une affaire nationale, une chose qui doit intéresser tout le monde, les grands comme les petits, et l'on peut dire avec vérité qu'il se proportionne autant que possible à la grandeur de sa tâche, laquelle consiste à rendre sensibles, à corporifier, s'il m'est permis d'user de ce mot, et à magnifier la religion, la patrie, et les malheurs de l'une et de l'autre étroitement associés et présentés comme inséparables.

CHAPITRE XIV

LES TEKYÈHS OU THÉÂTRES

Le gouvernement, comme tel, n'intervient en aucune manière dans les représentations dramatiques; mais le roi et les grands se font un devoir d'avoir des tekyèhs où ils font représenter les saints mystères. C'est comme particuliers qu'ils agissent; pas un sou de l'argent de l'État n'est employé à cette destination. Et non seulement le roi et les grands fonctionnaires ont des tekyèhs, mais il en est de même de tout personnage riche, qu'il soit employé ou marchand. C'est en soi-même une action si sacrée et si méritoire que chacun, par ce motif et sans doute aussi un peu par gloire mondaine, cherche à s'en procurer les avantages pour ce monde et pour l'autre. Du reste, tous les moyens existent pour que non seulement les riches, mais encore les plus pauvres des sujets, soient en état de participer aux mérites de la bonne œuvre.

Ainsi il y a les tekyèhs du roi et des grands, mais il y a aussi ceux des villes. A Téhéran chaque quartier en compte plusieurs et on a soin de disposer toute place, grande ou petite, tous les carrefours, de manière à pouvoir servir aux représentations théâtrales. Ce n'est pas

assez. Les quartiers se cotisent pour acheter un terrain, ils y font construire, à leurs frais, un tekyèh plus ou moins vaste et bien approprié. Il se trouve toujours quelque âme pieuse qui, par testament, lègue quelque chose au tekyèh et lui constitue une rente. Le beau tekyèh de Wély-Khan, argentier du roi, un des plus vastes de la ville, a été doté par son fondateur de trente boutiques dans un des bazars les plus fréquentés, et le revenu des locations est employé à son entretien et aux frais des représentations. Quelquefois on donne ou on lègue des étoffes, des châles, des ustensiles de toute espèce aux tekyèhs. On leur constitue ainsi une sorte de trésor qui, placé sous la sauvegarde de la religion, est aussi sacré que les biens des mosquées et des collèges. Détourner d'une façon quelconque le plus petit objet appartenant à un tekyèh est un sacrilège honni. En outre, au moment du Moharrem, chaque propriétaire de tekyèh, fût-ce le roi lui-même, chaque partie de quartier représentée par un rishséfyd ou doyen, fait un appel aux serviteurs, aux amis, aux voisins, pour qu'ils aient à prêter tout ce qu'ils possèdent de beau, de rare ou de curieux, afin d'augmenter l'éclat des représentations. Chacun aussi contribue de son argent; on accepte tout, si peu que ce soit, afin que les pauvres aient le même mérite que les riches, et il faut être bien pauvre pour ne rien donner. La divergence d'opinions religieuses n'a rien absolument à voir ici. J'ai vu des nossayrys qui ne croient pas même au Dieu personnel, à plus forte raison à son Prophète et à la famille du Prophète, aussi passionnés pour les tazyèhs que n'importe quel dévot musulman. Si l'on n'aime pas dans les Imams le personnage sacré, on adore en eux la Perse, on déplore en eux les anciens malheurs du pays.

On ne s'est jamais fait scrupule de me demander des chevaux, des tapis, des châles, des habits, des flambeaux, des lampes. Il ne venait à personne l'idée que je pusse avoir un motif de refuser, puisé dans la différence de religion. Pour les grands tekyèhs, comme celui du roi ou celui de l'argentier Wély-Khan dont je parlais tout à l'heure, des personnages importants se chargent de décorer à eux seuls une loge. Il en résulte de grandes rivalités à qui fera la plus belle, et comme le génie courtisan met tout à profit, on cite un grand marchand, Hadjy Aly, homme puissamment riche qui, tous les ans, orne à ses frais une loge au tekyèh royal pour une somme de plusieurs milliers de tomans et après les fêtes, au lieu de reprendre ses richesses, les offre respectueusement à Sa Majesté.

Les petits tekyèhs ne contiennent guère que de deux à trois cents spectateurs. Mais il en est d'autres, comme celui du Sipèhsalar et de Wély-Khan, et celui du quartier de Sertjeshmèh, qui ont des places disponibles pour deux ou trois mille personnes au moins. Tous sont absolument publics; y entre qui veut: le mendiant le plus déguenillé, comme le plus grand seigneur, s'y présente librement et s'y asseoit sans qu'on le reprenne. Le mérite des organisateurs du tekyèh est d'autant plus grand aux yeux de Dieu, qu'ils se sont plus préoccupés de procurer à l'homme du plus bas étage, à la mendicante la plus sordide, au petit enfant vagabond, la plus grande somme de jouissances possibles. Sans doute les personnages riches et puissants occupent les premières places, non pas celles d'où l'on voit le mieux, parce qu'on voit également bien de partout, mais celles qui sont les plus ornées. Cependant quand ces places distinguées sont vides,

on ne met pas le moindre obstacle à ce que la canaille s'y établisse, et on la voit, sans scandale, installer ses haillons sur les tapis de Faroun, sur la soie et le velours. Il faut, d'après l'idée même de l'institution, qu'il en soit ainsi. On en est quitte après pour brosser et épousseter; ce qui est perdu pour la bourse est gagné pour la conscience.

Avant que la représentation commence, il se passe quelquefois deux heures en préparatifs. Ces heures sont employées par les processions qui se succèdent, les danses, les prières, les cantiques et de longues interruptions pendant lesquelles on fait circuler dans la foule des rafraîchissements. Les domestiques principaux des grandes maisons, qui sont en Perse les plus fiers des hommes, se prêtent avec empressement à servir les dernières gens du peuple. Ils circulent entre les rangs portant du café; des jeunes gens de famille, souvent des hommes faits, vêtus avec élégance ou richesse, mais en grand deuil, portent de leur côté des sorbets à la glace et en donnent à qui en demande. Des vieillards sévères, de riches marchands, des mirzas importants, se promènent parmi les coureurs du bazar, tenant à la main des fioles pleines d'eau de rose, et ils en versent sur des mains, sur des barbes, sur des têtes qui auraient encore plus besoin de faire connaissance avec l'eau. Des kalians d'or et d'argent passent d'un soldat à un portefaix, et ce qui est plus étonnant peut-être, c'est l'ordre parfait, la tranquillité polie qui règnent au milieu de ce peuple. Non pas qu'il n'y ait de temps en temps quelques querelles, mais elles sont immédiatement étouffées par la désapprobation évidente de la galerie. Quand, par hasard, on juge que les choses vont un peu trop loin, on fait sortir le perturbateur et l'ordre se rétablit aussitôt. La police n'a rien à

faire ici. C'est le propriétaire ou le doyen du lieu qui la remplace et qui, assumant aux yeux de l'autorité administrative la responsabilité de ce qui se passe chez lui, juge lui-même et sans appel. Je n'ai jamais vu ce qui s'appelle un tumulte. Laissons maintenant les jolis jeunes gens, les pages du roi, les majors de l'armée, le dos chargé d'un ravyah de cuir, distribuer eux-mêmes de l'eau à la ronde, en souvenir de la soif dont les martyrs de Kerbela ont tant souffert; laissons les Khans se promener nu-pieds en mémoire de ce que les imams ont manqué de tout, et tâchons de donner une idée aussi vive que possible de ce qu'est la salle de spectacle dans laquelle nous nous trouvons. Sans doute il en est de mesquines et de pauvres; je prendrai, pour la décrire, une des plus belles.

C'est un parallélogramme pouvant contenir, comme je l'ai dit plus haut, de trois à quatre mille personnes. Ce n'est pas encore là le dernier terme de la magnificence. On célèbre à Ispahan des tazyèhs auxquels assistent de vingt à trente mille spectateurs; mais la mesure à laquelle je m'arrête ne laisse pas que de se prêter déjà à beaucoup de pompe. Au centre de l'espace s'élève, à une hauteur de quatre à cinq pieds, une plate-forme, appelée *sakou*, construite en briques cuites, et accessible à ses deux extrémités par deux rampes un peu raides, larges de cinq pieds environ. Autour du *sakou*, des poteaux teints en noir soutiennent de longues gaules horizontales, également noires, qui portent des verres de couleur et des lanternes destinées aux illuminations de la nuit. Car les représentations ont lieu de jour, et l'on réserve pour la soirée la plus grande partie des sermons, des chants et des danses. Des mâts gigantesques, plantés au milieu

du parallélogramme, et dont quelques-uns posent sur le sakou, soutiennent une tente ou velarium dont tout l'édifice est enveloppé, et qui défend l'assemblée du soleil en été et, en hiver, de la neige et de la pluie, car les mois lunaires sont, comme on sait, ambulatoires et promènent leurs fêtes sous toutes les saisons. Ces mâts sont, jusqu'à une certaine hauteur, enveloppés de peaux de tigres et de panthères, pour rappeler le caractère violent des scènes qui vont se passer. Des boucliers d'acier ou de peau d'hippopotame sont attachés aux mâts, et, derrière chacun d'eux, se croisent un sabre nu et un drapeau. Voilà le théâtre proprement dit, et de tous les côtés, de tous les coins de l'immense espace, on le découvre entièrement. Il n'y est guère question de décors dans le sens où nous l'entendons. Le récit avertit les spectateurs qu'ils sont dans un camp, dans un champ, dans une chambre, à Médine, à Damas ou à Kerbela; c'est à eux à se servir de leur imagination de façon à se contenter. Il arrive même que sur le sakou plusieurs lieux fort distants se trouvent réunis. Cela ne choque personne; la convention théâtrale est poussée à ses plus extrêmes limites. S'agit-il de représenter le Tigre, on place au milieu du sakou un grand bassin de cuivre, et qui que ce soit ne songe à réclamer contre cette indication si sommaire. Le public montre absolument la même souplesse d'esprit et la même richesse d'imagination que nos enfants, lorsque, jouant à la madame, ils font des maisons avec des chaises. Mais si les décorations manquent, tous les autres accessoires, tout ce qui a un rapport direct et immédiat avec l'action, est rigoureusement donné. On s'en apercevra quand il sera question des pièces.

En face du sakou, dans le sens de la longueur, est

une loge soutenue par un échafaudage appliqué contre le mur et s'élevant à une quinzaine de pieds. On y parvient par quatre ou cinq degrés très exhaussés, afin de ne pas trop empiéter sur la largeur. Le mur, l'échafaudage et les degrés sont couverts de riches tapis, de tentures en soie, d'étoffes de Benarès brodées d'or et d'argent, de châles de Cachemire et de Kerman; de tout côté pendent des lustres en cristaux de couleur, venus de Bohême, et s'étalent des vases de porcelaines de Chine et d'Europe, des gravures et des lithographies, des glaces à profusion, parmi lesquelles beaucoup ont été apportées autrefois de Venise. Dans la loge et sur les différents degrés sont placés de somptueux coussins et des fauteuils. Cette loge, ou, comme on dit, ce *tdgnumâ*, est une annexe du sakou. Dans beaucoup de pièces où certains personnages doivent être mis plus particulièrement en évidence, on se sert de ce *tâgnumâ*. Alors les acteurs vont et viennent du sakou jusque-là en se jetant en bas de la plate-forme malgré son élévation. Les spectateurs s'empressent de les aider à y remonter quand il y a lieu. Ils sont en effet à portée, car à l'exception du sakou et de la loge, plus un espace de trois ou quatre pieds que l'on s'efforce de conserver libre autour de la plate-forme, tout le reste appartient au public. Il s'assoit où il veut, où il peut.

Aux deux côtés de la loge réservée, sur toute l'étendue de la paroi, et de même à l'opposite, ce ne sont que loges plus ou moins richement meublées et ornées, suivant le goût et les moyens des propriétaires ou les ressources du tekyèh, mais partout les briques et la chaux disparaissent sous de splendides étoffes, sous les châles les plus précieux. Des pyramides de porcelaines, depuis les plus énormes potiches de Canton jusqu'aux petites tasses à café,

s'accumulent sur des tréteaux couverts de cachemires ; un monde de lampes et de lanternes en cristal, de lustres apportés à grands frais par le commerce, de tableaux européens et de lithographies coloriées représentant les sujets les plus divers, s'étagent, se mêlent, se choquent, pendent de tous les côtés. Les piliers en bois, recouverts de châles rouges de Kerman, sont entourés de rubans d'or et d'argent ouvragés. Le sol disparaît sous les tapis du Kurdistan et les feutres d'Ispahan et de Yezd. A l'une des extrémités du parallélogramme, plusieurs rangs superposés de balakhanèhs ou loges véritables, non plus temporaires, mais faisant partie de la construction, étalent leurs devantures en bois travaillé et comme ciselé, et tout cela est rempli de monde ; à l'autre extrémité s'ouvre ce que nous appellerions, nous, un théâtre : c'est absolument la disposition d'une scène européenne, sauf qu'il n'y a pas de coulisses. Ici le peuple s'entasse assis sur les talons. Tout cela est-il beau, classiquement beau, froidement et régulièrement beau ? Assurément non ; mais plutôt que de chercher ici le classique, mieux vaut s'en aller de suite. Ce n'est pas beau, mais c'est magnifique, somptueux, imposant, plein de contrastes, frappant par les oppositions, en harmonie complète avec le public, avec l'ordre d'idées auquel cela doit sa naissance, avec le but proposé. Il est impossible de ne pas être saisi d'un tel aspect, très remué, très ému, et de ne pas se dire instinctivement que tout ici est pris au sérieux.

J'ai dit que les acteurs formaient une classe estimée. Les moullas savants et rigides les condamnent sans doute et auraient peu de peine à démontrer à des auditeurs impartiaux que l'œuvre de ces acteurs constitue une véritable et dangereuse hérésie. Mais le peuple n'écoute

pas de pareilles argumentations ; il les goûte peu ; il les dédaigne et, si on le pressait, il s'en irriterait. On les lui épargne donc, et il s'abandonne à une prédilection marquée pour les hommes qui lui procurent ce qui constitue certainement pour lui le plus recherché des plaisirs. Cette faveur si grande excite les ambitions, et beaucoup de Séyds non seulement ne se font pas scrupule de professer une opinion différente de celle des chefs de la religion, mais embrassent même la profession d'acteurs. Le public les en applaudit et trouve un plaisir et une émotion plus vifs encore à voir les malheurs des martyrs de Kerbela représentés par les propres descendants de ces martyrs. Il en résulte pour lui une impression de vérité plus grande, et il s'attendrit avec un surcroît d'abandon lorsqu'il voit le petit-fils représenter les misères de son ancêtre.

A en juger d'après notre esthétique, on ne saurait dire qu'en général ces acteurs soient bons. Ils n'ont aucune idée d'une convention scénique. Ils ne se préoccupent nullement de la vérité du costume ; pourvu que les personnages mâles portent des turbans, l'imagination des spectateurs reconnaît suffisamment qu'ils ont les vêtements des temps arabes. De même les personnages féminins attachent le voile comme on le fait aujourd'hui à Bagdad et à Damas. Ce qui importe, c'est que les ajustements soient le plus riches possible, d'abord pour relever d'autant la pompe du spectacle, point considérable, ensuite pour marquer plus de respect aux individualités sacrées mises en jeu. Les Imams portent donc des robes de cachemire, de vastes turbans verts en soie ou en laine précieuse ; les femmes sont couvertes de broderies, de colliers, de pendants d'oreille. Personne ne se demande si c'est bien ainsi que

s'habillait la famille du Prophète, dans laquelle l'austérité et la pauvreté étaient pourtant des vertus notoirement affichées ; mais, sur ce point, il s'agit ici de satisfaire à l'idéal d'une nation qui n'a rien en elle de la sobriété arabe.

Il est un tazyèh où l'on représente la cour de Yézyd. Alors, et avec plus de vraisemblance, les organisateurs de la représentation s'en donnent à cœur-joie pour étaler toute la splendeur et la magnificence possible. Les familles riches du quartier se mettent elles-mêmes à contribution et prêtent ce qu'elles ont de plus beau. Le sakou est tout entier recouvert de riches tapis ; une vaste table est placée au milieu, comme c'est d'usage dans les grandes réceptions des plus puissants seigneurs, et disparaît sous les porcelaines, les plateaux d'argent, les vases émaillés, les cristaux remplis de bonbons et de confitures. Sur le tâgnumâ réservé au théâtre, assise sur les splendides étoffes de la Syrie, de la Perse, du Turkestan, de l'Europe et de l'Inde, telles que nous les avons décrites tout à l'heure, s'élève, comme une pyramide étincelante, la cour entière de Yézyd. Le khalife est au sommet, assis dans sa gloire, vêtu d'une robe d'or ; à ces côtés sont des pages que l'on choisit parmi les plus jolis enfants de quinze à dix-huit ans, et que l'on couvre de piergeries : leurs bonnets en sont brodés ; leurs jolis visages sont entourés de ces cordons de perles et d'émeraudes ou de rubis qui forment une des parures les plus piquantes des femmes persanes ; leurs doigts sont chargés de bagues. Au tekyèh du roi, toutes les richesses de la couronne sont employées de la même manière, et les serviteurs de Yézyd portent sur eux la valeur de plusieurs millions de tomans. Puis on voit ses femmes, également

représentées par de jeunes enfants, assises à visage découvert, drapées de voiles en mousseline de Benarès brodés de grandes et lourdes fleurs d'or et d'argent sur des fonds rouges, bleus, verts, orangés : tout resplendit, scintille, papillote aux yeux. Mais ces femmes sont odieuses à la foule, parce que, au moment où le général de Yézyd, Ibn-Sayd, lui amène, enchaînées, les saintes captives de Kerbela, elles se lèvent et leur jettent des pierres. Voilà pour le costume.

La tenue en scène n'est l'objet d'aucun calcul ni d'aucune règle. Comme l'acteur est vu de tous les côtés à la fois, il lui est inutile d'étudier une façon particulièrement favorable de se poser devant le public. Il se présente comme il peut, simplement, avec la dignité ou la grâce, le geste commun ou la maladresse qu'il a plu au ciel de lui départir. Mais comme l'acteur est, aussi bien que le public, pénétré de l'importance de l'acte qu'il accomplit, qu'il se respecte dans son personnage et qu'il joue de tout son cœur, il résulte aussi de cela des effets particuliers. Il est sous le charme; il y est si fort et si absolument que l'on voit presque toujours Yézyd lui-même, et l'indigne Ibn-Sayd, et l'infâme Shemr, au moment où ils profèrent les plus sanglantes injures contre les Imams qu'ils vont égorger ou contre leurs femmes qu'ils maltraitent, fondre en larmes et articuler leurs rôles au milieu des sanglots. Cela n'étonne ni ne choque le public, qui, au contraire, à cette vue, se frappe la poitrine, lève les bras au ciel en invoquant Dieu et redouble ses gémissements. Mais il arrive souvent aussi que, sous la conviction immédiate du caractère qu'ils ont revêtu, les acteurs s'identifient à vue d'œil avec leurs personnages; et quand la situation les emporte, on ne peut pas dire qu'ils

jouent, ils sont ce qu'ils figurent avec une telle vérité, un emportement si complet, un oubli si entier d'eux-mêmes, qu'ils arrivent à une réalité tantôt sublime, tantôt effrayante, et développent dans l'âme des auditeurs, déjà si impressionnée, ces passions qu'il m'a toujours paru souverainement ridicule de chercher dans les pièces en papier de nos auteurs tragiques : la terreur, l'admiration et la pitié. Alors rien n'est guindé, rien n'est faux, rien n'est conventionnel; c'est la nature même, c'est le fait qui parle. Je ne dirai pas que rien n'est vulgaire; car, en aucune chose, je n'ai jamais aperçu la vulgarité en Asie; mais je dirai que rien ne peut retirer l'esprit de la hauteur où ces acteurs le transportent, rien, pas même le peu de soin qu'ils apportent à supprimer des gestes ou des intonations de voix dont ils usent dans les habitudes de la vie ordinaire. Je pense que les personnes qui se sont rendu compte de ce qui distingue le sublime réel du sublime théâtral, et la majesté d'un Mérovingien de celle de Louis XIV, comprendront aisément ce que je veux dire.

Les personnages de la famille de Housseïn ne quittent jamais la scène que pour aller combattre et mourir. Il y a une raison à cela : c'est qu'ils sont enfermés par l'armée ennemie dans l'enceinte de quelques tentes, et que le public doit toujours avoir sous les yeux un signe visible de cette terrible situation. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas mêlés à l'action, ils s'assoient à l'écart, et alors on parle d'eux comme s'ils ne pouvaient pas entendre, sans recourir aux *à parte*. Il y a toujours un fauteuil sur la scène où s'assoient et l'Imam Housseïn, et le héros particulier du tazyèh; personne autre n'y prend place. C'est

une façon de recommander un personnage au respect particulier du public.

Un autre accessoire indispensable de tout tazyèh, c'est un tas de paille hachée où les acteurs puisent à pleines mains pour en porter, au besoin, une quantité suffisante à l'endroit du sakou où ils vont réciter leur rôle. Cette paille représente le sable du désert de Kerbela et, à chaque instant, dans les moments plus particulièrement tragiques, les femmes, les jeunes gens et les enfants de la Tente se répandent cette paille ou plutôt ce sable sur la tête, suivant l'usage antique encore en usage partout, en même temps qu'ils se frappent violemment de la main sur la cuisse droite. On sait donc, quand on voit l'acteur qui va parler préparer devant lui un tas de paille, qu'il a un malheur nouveau à annoncer ou un discours désespéré à tenir. S'il oubliait, par hasard, de se fournir de cet accessoire indispensable, le directeur de la troupe ne l'oublierait pas. Pendant tout le cours de la représentation, ce directeur se tient sur le sakou, toujours présent et toujours agissant. Le manuscrit de la pièce à la main, il indique à chacun ce qu'il doit dire; il examine de temps en temps les rôles des plus jeunes enfants pour se bien assurer qu'ils ne vont pas commettre de fautes. Quand un héros, au moment d'aller livrer un combat sans espoir, doit, suivant l'usage oriental, s'envelopper dans son linceul, le directeur est à côté de lui, le linceul à la main et le lui attache. Si le héros doit mettre le sabre à la main, le directeur lui tire son sabre du fourreau, tandis qu'il récite, et le lui remet. Il lui tient l'étrier pour le faire monter à cheval. Il va prendre par la main les plus jeunes acteurs et les place là où ils doivent être pour réciter; il se mêle de tout ouvertement, et il

a son rôle indispensable dans le développement du drame.

J'imagine que, chez les Athéniens, le chorège primitif remplissait à peu près tous ces emplois, sans choquer davantage le goût, ni rien ôter à l'illusion. Le directeur persan, d'ailleurs, comme le chorège grec, est un personnage sacré par les fonctions qu'il remplit. On le considère avec respect; il n'est pas un intrus; presque toujours il est, non seulement l'organisateur matériel de la fête, mais encore l'arrangeur et quelquefois l'auteur du poème. Il lui arrive, au milieu de l'action, de parler au public : il fait une sorte de commentaire rapide de ce qui est offert à la vue et à la piété des fidèles, il sollicite la commisération et provoque les larmes qui lui répondent toujours. Souvent aussi, à défaut du Séyd Rouzéh-khân, c'est lui qui dit les prières et qui raconte quelque anecdote inconnue touchant le martyr des Imams ou sur les prodiges qui ont eu lieu, qui ont lieu tous les jours à Kerbela, sur le théâtre de ce martyr. Ainsi le directeur n'est pas seulement un administrateur, c'est un poète sacré; il en a l'autorité, il en obtient le respect. On le qualifie, du reste, simplement d'*Oustad*, ou « Maître, » absolument comme un artisan. Son titre n'est pas plus relevé, et il n'en demande pas un autre, imitant en cela, dans une société si vieille, si corrompue, si rompue à toutes les prétentions, si fastueuse dans ses titres, la simplicité des époques jeunes où un grand peintre, un grand sculpteur ne sont que des maîtres *ymaigiers* et des maîtres tailleurs d'images. Quand la représentation produit un effet plus qu'ordinaire, il arrive souvent que le personnage le plus éminent de l'assistance honore, séance tenante et sans interrompre les acteurs, l'oustad ou di-

recteur de la troupe d'une récompense éclatante, car on n'applaudit pas, on ne témoigne jamais une admiration venant de l'esprit : on pleure, on gémit, on se frappe la tête, et j'ai vu porter, au milieu des larmes, un châle à l'oustad, qui immédiatement l'a placé en écharpe sur son cou.

Cependant, les acteurs ont aussi un genre de mérite qui les recommande d'une manière toute particulière à l'enthousiasme direct du public : c'est la voix. Les drames, en effet, qui font les frais des tazyèhs, sont écrits en dialecte populaire. On n'y voit guère de ces mots arabes si recherchés pour les autres compositions, mais que l'homme du bazar, le soldat, les femmes ne comprendraient pas, et, au contraire, on y peut relever en foule les façons de parler les plus familières, les abréviations de mots les plus courantes, tout ce qui constitue, en un mot, la façon de parler commune et journalière. C'est ainsi que le théâtre grec a usé librement de ces atticismes, qui, préférés par les auteurs parce qu'ils appartenaient à la langue vivante, saisissable pour la foule, sont devenus depuis si doctes et de physionomie si abstruse, sous la plume des commentateurs.

Ce langage est employé ici à construire des vers lyriques, courts et souples, chantés sur une sorte de mélodie assez savamment travaillée. Les cadences et les ports de voix y abondent. Ce qu'on a recherché, dans ce chant sans accompagnement, c'est l'imitation du rossignol de la Perse, dont les modulations sont plus simples que celles du nôtre, et d'un caractère très mélancolique, et on les a mariées aux tons divers de la voix humaine qui se plaint et qui gémit. L'effet de ces chants est extrêmement pénétrant, et cause une impression si vive de tristesse, même lorsqu'on

n'entend pas les paroles, que l'on est ému malgré soi. Il y a aussi des duos, et quelquefois des chœurs, mais, suivant l'usage oriental, toujours à l'unisson. En général, les rôles les plus brodés de cadences sont ceux des personnages principaux, et pour cette raison, comme pour bien d'autres, ils sont tenus par les meilleurs chanteurs de la troupe. Le public connaît bientôt les noms de ces virtuoses, et on les demande beaucoup. Chaque troupe cherche à les attirer, et les paye de son mieux. Mais ce sont seulement les personnages importants du drame, les Imams et les saints, et les prophètes et les anges, qui chantent. Les personnalités odieuses comme celles d'Ibn-Sayd, Yézyd, Shemr, ne chantent pas. Elles déclament seulement; c'est un élément de variété introduit dans le poème, et qui produit un effet analogue à la prose dans les pièces de Shakespeare.

Maintenant, il faut mentionner une certaine catégorie d'acteurs qui ne le sont pas, et qui produisent sur le public un effet extraordinaire. Ce sont de petits enfants de trois à six ans, souvent des petites filles appartenant à des familles importantes, qui montent sur le sakou, accompagnés de leurs lélèhs ou gouverneurs, et viennent figurer dans la famille des Imams. Rien ne semble plus méritoire aux yeux du peuple, et ne saurait attirer plus de bénédictions sur les enfants et sur les parents eux-mêmes que cette sorte de consécration, qui, en les mêlant d'une manière à la fois fictive et réelle à la famille des saints, leur en donne, en quelque façon, au moins par reflet, le caractère. Dans tous les cas, rien n'est plus touchant que de voir ces bébés, vêtus de robes de gaze noire à larges manches, la tête couverte de petits bonnets noirs ronds, brodés d'argent ou d'or, s'agenouiller sur le corps de l'acteur

qui remplit le rôle du martyr du jour, l'embrasser, et de leurs petites mains, se couvrir de paille hachée en guise de sable, en signe de douleur. Ces enfants peuvent se porter là avec l'intérêt qu'un jeu inspire à leur âge; mais ils ne croient pas jouer, et sont évidemment remplis du sentiment qu'ils accomplissent un acte grave et important. Il est douteux qu'ils comprennent bien nettement ce qu'ils font, où ils sont, ce qu'ils représentent; ils sont trop jeunes; mais ils comprennent en gros que ce qu'on leur fait faire est triste et solennel. Ils se tiennent, se donnant la main ou bien seuls, à la place qu'ils doivent occuper; ils reçoivent, les bras croisés, dans l'attitude du respect, les bénédictions de l'Imam Housseïn; ils sont graves et sérieux dans leurs petites physionomies; rien ne les distrait ni ne les trouble, et ce grand public qui les entoure, qui gémit, qui pleure, qui se tourmente, ne semble pas exister pour eux.

J'ai vu une petite fille de quatre ans, très jolie, appartenant à des parents considérables, fort dévots aux Imams, faire plus que de figurer sur le sakou : elle avait appris des vers, remplissait un rôle actif dans la pièce, insulta Yézyd, fut martyre et couchée sur une planche comme morte, et, se tenant bien immobile, les yeux fermés, fut portée autour du tekyèh en grande pompe, sans être aucunement interdite. Elle mettait dans son jeu une ardeur singulière, et quand on me l'amena ensuite, dans les bras de son lélèh, elle s'intimida pour la première fois.

Mais c'est assez expliquer; il faut montrer. Le tekyèh est plein jusqu'au comble. C'est au mois de juin, à la fin. On étouffe sous la tente immense. La foule prend des sorbets, du café, fume des kalians. Un derviche monte sur

le tekyèh et chante un cantique. Les battements de poitrine l'accompagnent. La voix est peu entraînante, l'homme a l'air fatigué, il ne produit pas d'impression, et les chants languissent. Il paraît le sentir, il s'arrête, descend du sakou et disparaît. Le silence allait renaître, quand un grand et gros soldat du régiment de Maragha, un Turk, saisit brusquement l'air d'une voix de tonnerre, en frappant à coups redoublés sur sa poitrine résonnante. Un autre soldat, un autre Turk, mais du régiment de Karabâgh, aussi déguenillé que lui, ramasse le second verset ; les battements de poitrine reprennent avec précision. Pendant vingt-cinq minutes, la foule haletante est entraînée par ces deux hommes, et se meurtrit à tour de bras. L'air monotone, mais fortement rythmé la grise. Elle se frappe de son mieux ; c'est un bruit sourd, profond, régulier, résolu, mais qui ne suffit pas à tout le monde. Un jeune nègre, dont les apparences dénotent un hammal, ou portefaix, se lève debout, au milieu de la multitude assise sur les talons ; il jette son bonnet et chante à pleine voix, faisant tomber ses deux poings en cadence sur sa tête rasée. Il était à une dizaine de pas de moi, et je suivais tous les mouvements de sa figure ; il devint bientôt de couleur cendrée, et ses lèvres parurent d'un violet pâle ; plus il se décolorait, plus il s'animait, criant et frappant comme sur une enclume. Il continua ainsi pendant dix minutes environ ; mais les deux soldats n'en pouvant plus et ruisselant de sueur, le chœur, qui n'était plus guidé ni enlevé par ces voix précises et puissantes, le chœur commença à hésiter, à se troubler ; une partie des voix se turent, et le nègre, comme si tout appui matériel lui eût manqué, ferma les yeux et s'affaissa sur son voisin. Chacun parut éprouver

pour lui beaucoup de compassion et de respect. On lui mit de la glace sur la tête et on lui apporta de l'eau. Mais il était évanoui, et il fallut du temps pour le faire revenir. Quand on y eut réussi, il remercia avec douceur et politesse tous ceux qui lui avaient donné des soins.

Cependant, aussitôt que le silence se fut un peu rétabli, un homme vêtu d'une robe de coton vert monta sur le sakou. Il n'avait absolument rien de remarquable dans sa personne, et semblait n'être autre chose qu'un bakkal, ou épicier du bazar. Non seulement il était fort négligé et fripé dans son accoutrement, mais sa figure, très ordinaire, ne montrait rien autre chose qu'une barbe médiocrement fournie, assez longue et mal peignée, et cette expression d'intelligence narquoise et d'imagination sophistique qui, chez le commun des Persans, tient la même place que chez nous le gros bon sens. La main gauche passée dans sa ceinture, d'un air pédant, il étendit la droite sur le bord du sakou, d'un air de professeur, en ayant soin de n'allonger que trois doigts, et adressa ces paroles à la foule :

« Vous voilà donc bien satisfaits, musulmans, d'être assis à votre aise, à l'ombre, et vous vous figurez déjà le Paradis tout grand ouvert. Savez-vous ce que c'est que le Paradis? C'est un jardin, sans doute; mais vous n'avez pas l'idée d'un pareil jardin. — Vous me direz : « Père, dis comment il est. » — Croyez-vous que je l'ignore? Je n'y suis point allé sans doute; mais assez de prophètes en ont parlé, et des anges en ont apporté des nouvelles. Je me bornerai pourtant à vous dire que tous les gens de bien y tiendront à l'aise, car il a trois cent trente mille zers de longueur. Si vous ne m'en croyez pas, informez-vous! Quant à être parmi les gens de bien, je vous déclare qu'il ne suffit pas

pour cela de lire le Koran du Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui et la bénédiction) ! Il ne suffit pas de faire tout ce qu'ordonne ce livre divin ; il ne suffit pas de venir pleurer aux tazyèhs, comme vous faites chaque jour, vous autres fils de chien, qui ne savez rien d'utile ; il faut encore que vos bonnes œuvres (puissiez-vous en accomplir ! mais j'en doute beaucoup), vous les exécutiez au nom et pour l'amour de Housseïn. C'est Housseïn, musulmans, qui est la porte du Paradis ; c'est Housseïn, musulmans, qui soutient le monde ; c'est Housseïn, musulmans, par qui a lieu le salut ! Criez : Hassan, Housseïn ! »

Toute la foule crie : ô Hassan ! ô Housseïn !

— C'est bien. Et maintenant encore une fois : »

— O Hassan ! ô Housseïn !

« — Priez Dieu toujours qu'il vous maintienne dans l'amour de Housseïn. Allons, criez à Dieu ! »

Toute la foule lève les bras en l'air d'un seul mouvement, et crie d'une voix sourde et prolongée :

— Ya Allah ! ô Dieu !

Le Père Maillard ou le Petit Père André ne prêchaient pas autrement. Cet homme, vulgaire dans ses façons, pouvait passer pour éloquent à sa manière. Il avait du mordant dans la voix, dans l'œil, dans le geste, et le public, d'ailleurs, était si aisé à saisir !

Le discours continuait quand un roulement de tambours, un sifflement de fifres, des éclats de trompettes et de clairons vinrent l'interrompre, et, la voix pompeuse des kernas résonna, dominant tout. Le prédicateur descendit du sakou et disparut. Il faut savoir que les kernas sont de longues trompettes de cuivre de cinq à six pieds de long, dont on tire un son qui s'entend à des distances considérables, et qui ne saurait se comparer